

POLICE MAGAZINE



ALMAZIAN DEVIENT POLICIER

Almazian policier! C'est un gageure, direz-vous. Mais non, Almazian exerce vraiment les fonctions d'un inspecteur de la Police judiciaire... dans une production de la Perfecto-Film *l'Affaire de la clinique Ossola*. Vous le voyez ici, arrêtant le jeune premier René Ferté (à gauche). (Voir page 11.)

« Police-Magazine » paraît tous les Dimanches

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION
30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e
Téléphone : TRINITÉ 72-96
Compte chèques postaux : 1475-65

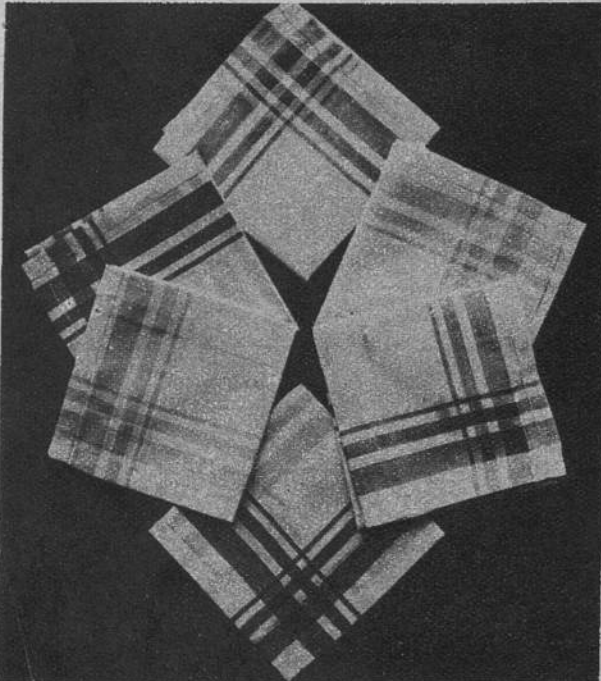


ABONNEMENTS
Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

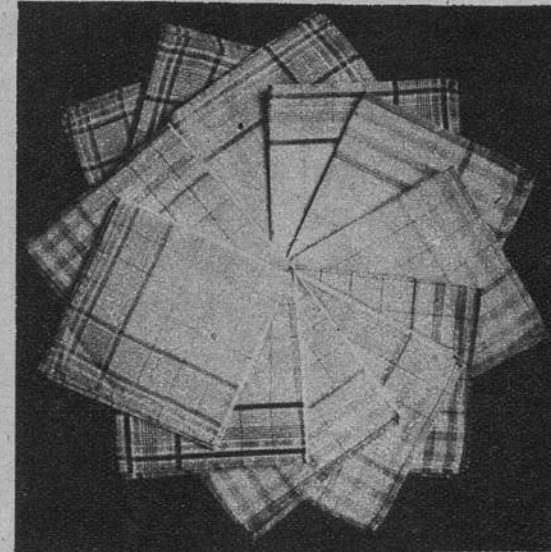
FRANCE... ..	Un an (avec primes) ..	50 fr.
	Un an (sans prime) ..	37 fr.
	Six mois	26 fr.
ÉTRANGER... ..	Un an... ..	65 fr.
	Six mois	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

**Les abonnements de « POLICE-MAGAZINE »
sont remboursés, en grande partie, par de Superbes Primes**



PRIME N° 2. — 6 très beaux mouchoirs chemisiers batiste fine d'Irlande, vignettes couleurs fantaisie grand teint, marque l'Oasis, dimensions 42x42.



PRIME N° 1. — 12 mouchoirs batiste fonds filetés couleur, dimensions 28x28.

AVIS IMPORTANT
Les primes 1, 2, 3, 4 sont envoyées franco.

Toute personne désirant souscrire un abonnement doit nous indiquer la prime choisie.

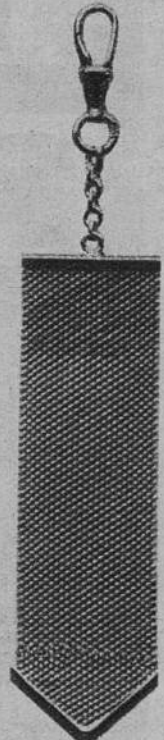


PRIME N° 3. — 1 bracelet gourmette plaqué or « Laminor », garanti 10 ans (*grandeur nature*).



PRIME N° 6. — 1 très bon stylographe ébonite noire, remplissage automatique, plume or 18 carats, qualité forte (*grandeur nature*).
Frais de port : 3 fr. pour la France.

PRIME N° 4. — 1 chaîne de montre Régence en milanaise « Laminor », plaqué or, garantie 10 ans, ou en platinum, au choix (*grandeur nature*).



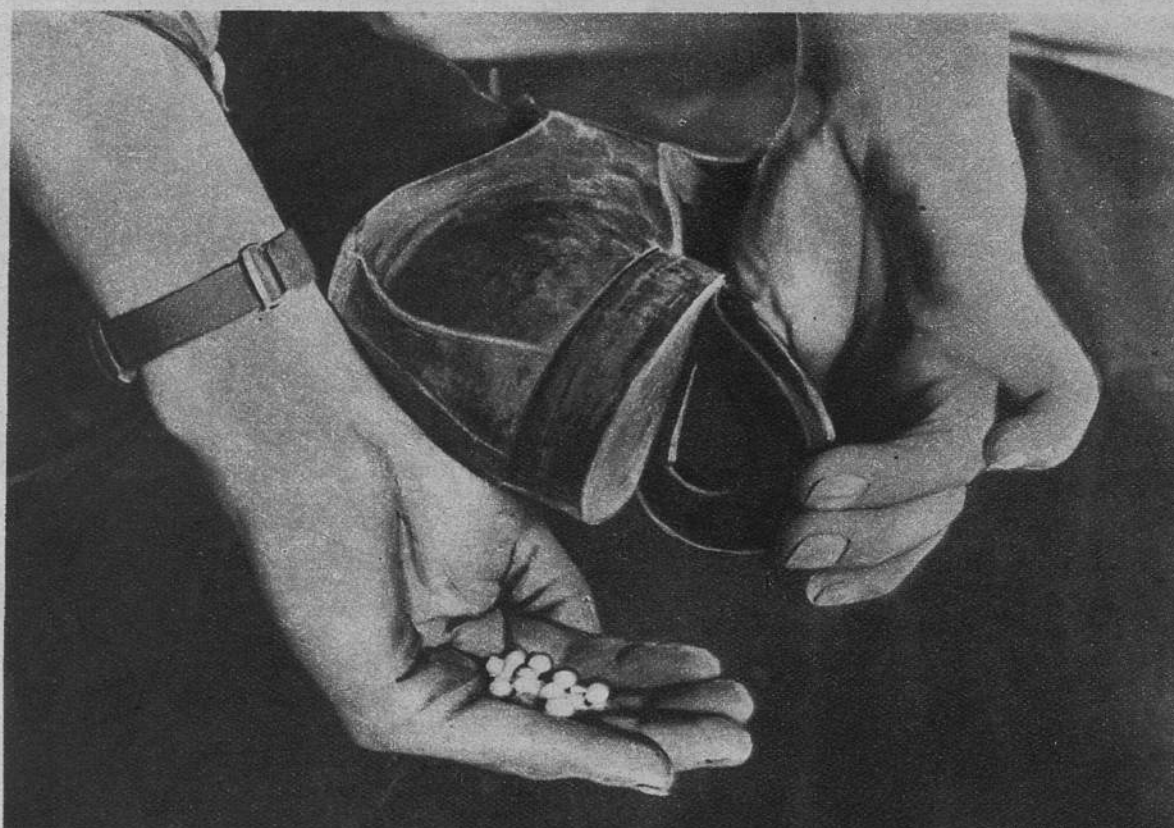
PRIME N° 5. — Le service d'un an de *Tous sans-filistes*. Revue hebdomadaire de T. S. F. donnant les programmes détaillés de 50 postes français et européens.

Frais de port : France, 5 fr.

Abonnement spécial sans primes

Ceux d'entre nos lecteurs qui seraient désireux de ne pas profiter des primes que nous énumérons ci-dessus peuvent contracter un abonnement spécial d'un an ne donnant droit à aucune prime, au prix exceptionnel de 37 francs. Prière de bien spécifier, en envoyant le montant de l'abonnement : SANS PRIME.

Les Contrebandiers en bijoux usent de mille stratagèmes pour duper la douane américaine



On sait que les lois protectionnistes américaines frappent de taxes considérables l'entrée des bijoux aux États-Unis. Aussi, la contrebande s'exerce-t-elle sur une grande échelle et use-t-elle des plus astucieux stratagèmes pour passer en fraude perles, pierres précieuses, bijoux de toutes sortes.

La police américaine multiplie les efforts pour mettre un terme à ce trafic, mais elle n'y parvient pas : l'imagination des contrebandiers n'est jamais à court, et à peine un truc est-il éventé qu'un autre est employé, et avant que les inspecteurs spécialisés l'aient découvert, des millions de bijoux ont franchi la barrière douanière.

Quelques exemples typiques donneront une idée de l'ingéniosité des contrebandiers.

C'est dans un talon de caoutchouc habilement creusé qu'un joyau de grand prix fut inséré et faillit passer à la barbe des douaniers alertés. Ce moyen avait déjà été utilisé avec succès, mais, cette fois-là, un faux pas malencontreux provoqua la chute du contrebandier dont la chaussure perdit du coup son talon coffre-fort !

Bien d'autres cachettes aussi imprévues furent utilisées : les tresses d'une innocente natte de tabac, l'intérieur d'un morceau de savon, le pommeau d'une canne, le pli d'une mèche de cheveux, etc.

C'est une lutte acharnée des deux côtés, l'audace des contrebandiers croissant proportionnellement à la sévérité des mesures prises par la douane.

POLICE-MAGAZINE rétribue les Photographies et les Informations intéressantes adressées par ses lecteurs.

LA VIE AMOUREUSE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Landru, personnage dépourvu de scrupules, repris de justice, encore sous le coup de poursuites, est à court d'argent. Il fait la connaissance d'une veuve sentimentale et naïve, M^{me} Cuchet. Il la séduit et réussit à l'entraîner dans une maison qu'il possède à Vernouillet, afin de s'emparer de son argent. Lorsque son but est atteint, il tue sa maîtresse et en même temps André, le fils de cette dernière.

CHAPITRE VII

PETITES ANNONCES.

M. Cuchet, — dont la femme était partie occuper un emploi en Amérique et dont le fils venait de s'engager, — vivait maintenant solitaire dans la grande maison de Vernouillet. Pour occuper ses loisirs, il jardinait. En vérité, il n'abattait pas beaucoup de besogne, mais il s'occupait. On l'apercevait prenant l'air, comme un bon bourgeois paisible qui bricole. Nulle idée importune ne semblait le tourmenter. Ayant des fonds en caisse, il se laissait vivre.

De temps en temps, la villa était fermée. L'habitant disparaissait pendant deux ou trois jours, après avoir pris soin de verrouiller ses portes. Il prenait place au volant de sa vieille, mais fidèle camionnette et allait voir sa femme et ses enfants.

Cet excellent père de famille ne demeurait pas longuement avec eux, quelque désir qu'il en eût ou qu'il pût en avoir. Il craignait les mauvaises rencontres et ne tardait guère à réintégrer sa maison silencieuse.

Mars était revenu, puis avril. Un jeune soleil rayonnait sur le jardin. Sans doute inspirait-il à Diard-Landru le désir de l'amour et le regret de sa solitude, car un beau matin, où il semblait avoir été pris d'un grand zèle de jardinage, il abandonnait tout à coup ses outils, changeait de vêtements, mettait en mouvement le moteur de son véhicule et partait pour Paris.

Il ne se dirigeait pas cette fois vers la rue du Faubourg-Saint-Denis, dont il semblait avoir oublié le chemin, mais vers la rue La Fayette, tournait dans la rue Le Pelletier et s'arrêtait devant les bureaux de publicité d'un journal et, après quelques hésitations, rédigeait l'annonce suivante :

Mons. réfugié, quarante-cinq ans, ay. bon. prof. et économies épous. dame, âge, situation en rapport.
Fremy, Bureau 28.

Il la relisait, réfléchissait encore un instant, puis se dirigeait vers la caisse, remettait son texte à l'employé, en payait le montant et, d'un pas désinvolte, sortait du bureau.

Dans la rue, avant de remonter en voiture, il réfléchissait à nouveau, puis repartait en sens inverse. Quelques minutes plus tard, après avoir suivi les Grands Boulevards, il remontait lentement la rue du Faubourg-Saint-Martin. Ses yeux fureteurs regardaient à droite et à gauche. Il considérait les façades des immeubles, comme s'il cherchait à retrouver une maison de lui connue, puis arrêta brusquement sa camionnette devant le numéro 152, parce qu'il venait de voir, sur la façade, une pancarte portant cette inscription : « Chambre meublée à louer ». Il entra dans la maison, demandait des renseignements à la concierge et, le prix peu élevé l'alléchant, déclarait qu'il louait la chambre.

— Mais, objectait celle-ci, vous ne l'avez même pas vue.

— C'est sans importance, répondait-il. Je n'y habiterai pas souvent. J'ai une villa en banlieue, et je ne prends cette chambre que pour faciliter mes affaires et recevoir ma correspondance. Je ne serai pas un locataire embêtant. Il payait aussitôt un mois d'avance, se faisait délivrer un reçu au nom de Fremy, donnait un pourboire et remontait dans sa guimbarde d'un pied léger. Cette fois, il était paré. Les réponses à son annonce pouvaient venir : il avait un domicile de circonstance. En attendant, il retournait à son jardin.

Deux jours après, il passait au bureau 28 et, à sa grande stupéfaction, n'y trouvait rien. Sans doute, la saison encore incertaine n'incitait-elle pas à l'amour les âmes incomprises.

Une nouvelle visite effectuée deux jours plus tard au même bureau n'avait pas plus de succès. Il en sortait cette fois de mauvaise humeur, parce qu'il n'aimait pas à perdre son argent, se demandait s'il devait renouveler immédiatement son annonce, y renonçait provisoirement et rentrait purement et simplement à Vernouillet.



Landru arrive au Palais de justice. (Excelsior.)

DE LANDRU

Les fonds liquides que lui avait procurés la disparition de M^{me} Cuchet et de son fils touchaient à leur fin. La nécessité l'y invitant, il se rendait le 20 avril chez un remisier et y négociait le rachat



M^{me} Landru sort du Palais de justice et se dérobe à l'objectif. (Excelsior.)

d'un titre d'assurance de la Séquanaise au nom d'André Cuchet. Pour mener à bien cette opération, il présentait des papiers parfaitement en règle au nom de l'assuré. Cette petite opération ne lui rapportait que la maigre somme de 145 francs.

Quelques jours encore s'écoulaient. Aux giboulées de mars avaient succédé les averses du printemps. La sève montait, l'herbe verdoyait, et le cœur de Diard-Fremy-Landru, aussi « innombrable » sans doute que ses personnalités, demandait à s'épancher. Pour trouver une partenaire, il rédigeait le 30 avril une nouvelle annonce, dont il confiait cette fois encore le destin aux colonnes de publicité du journal le Journal.

Elle était ainsi conçue :

« Mons. quarante-cinq ans, seul, sans famille, situation 4 000 fr. ayant intérieur, désire épous. dame âge, situation en rapport.

C. T., 45, Bureau Journal. »

En attendant les réponses espérées, le monsieur « sans famille » allait rendre visite à sa femme légitime, retirée à Ezy. Ne voulant pas arriver les mains vides, ce modèle des époux choisissait dans les bijoux que lui avait abandonnés M^{me} Cuchet une montre en or. A son arrivée, il offrait le cadeau et était reçu à bras ouverts. Ne faisait-il pas ce qu'il pouvait, ce malheureux père de famille, en butte à la méchanceté du sort, mais qui pensait malgré tout aux siens ?

Quarante-huit heures d'intimité familiale ayant retrempe son âme, il rentrait à Paris pour y prendre connaissance de son courrier matrimonial.

Il avait fait cette fois une abondante moisson. Le joli mois de mai allait être fertile en intrigues amoureuses. Après avoir parcouru rapidement son volumineux courrier, Landru le serrait dans ses poches et rentrait chez lui pour l'examiner à loisir.

Après un dîner sommaire, il installait le paquet de lettres sur la table et, — homme d'ordre et travailleur consciencieux, — relisait les unes après

les autres les missives de ses correspondants. Il mettait tout de suite à part, comme présentant un intérêt particulier, un certain nombre de lettres : celles que lui avaient adressées une prétendue dame Berthot, marchande de fourrures ; une dame L., cuisinière ; une dame Guillin, demeurant 35, rue Crozatier ; une dame Collomb, demeurant 15, rue Rodier, et une dame Buisson, qui avaient retenu particulièrement son attention.

La matière sur laquelle il devait travailler était si abondante, qu'il ne voulait pas risquer de faire des confusions. Il jugeait bon, en conséquence, d'ouvrir un carnet répertoire, sur lequel il consignait non pas les noms de ses correspondants, — un carnet peut s'égarer et l'on ne sait jamais ce qui peut arriver, — mais des indications imprécises qui ne pouvaient servir de points de repère qu'à lui seul.

Après avoir relu la lettre signée Guillin, dans laquelle la femme qui répondait à son annonce lui déclarait avoir d'appréciables économies et posséder quelques bijoux et un mobilier confortable, il écrivait seulement en travers : « En réserve, à voir incidemment ».

Il s'arrêtait plus longtemps sur l'autre lettre signée Collomb, dont le passage suivant lui paraissait digne d'intérêt :

J'ai trente-neuf ans, je suis veuve, sans enfant, et pour ainsi dire sans famille, puisque sous peu elle quittera Paris. Je gagne 3 000 francs par an, dans un bureau. Je suis parvenue à faire quelques économies, qui, avec le peu que j'avais quand mon mari est mort, s'élèvent à 10 000 francs. J'ai en outre un mobilier assuré pour la somme de deux mille francs.

Il songeait :

— Intéressant ! — et écrivait aussitôt en travers de ce texte dont la précision lui plaisait : « A voir ! », puis reprenait la lettre de M^{me} Buisson et la relisait attentivement. Celle-ci écrivait :

Excusez-moi. Ayant vu votre annonce dans le Journal. Je suis veuve, j'ai douze mille, quarante ans ; j'ai un fils au feu, donc je suis seule et voudrais me refaire ma situation. Si ma situation vous plaît, répondez-moi. B. L. bureau 42, poste restante.

Pourquoi diable cette imbécile lui demandait-elle d'écrire à des initiales poste restante, alors

qu'en raison de l'état de guerre ce genre de correspondance était interdit? Enfin, on verrait. Et après un geste de dépit, il écrivait en travers de la lettre: « En observation ».

Il relisait ensuite les lettres de la dame Berthot et d'une dame L... qui demandaient, sans préciser leur situation, des entrevues, avant de pousser les choses plus loin; il répondait immédiatement à leurs missives, donnant rendez-vous à toutes deux pour le 4 mai, la première pour quinze heures et la seconde à dix-sept. Il répondait également à M^{me} Collomb, puis, satisfait de sa besogne, qui l'avait mené à une heure assez tardive, allait se coucher.

Il avait pris rendez-vous avec la dame Berthot dans un café de la place Saint-Georges. Il arriva en avance. A l'heure dite, elle apparut. Il vit entrer une femme un peu lourde, vêtue avec une certaine recherche, dont le visage astucieux ne lui disait rien qui vaille.

Il avait cette fois affaire à forte partie. Sa correspondante n'avait rien à lui envier. Elle possédait un casier judiciaire aussi éloquent que le sien propre. Elle avait déjà été condamnée pour escroquerie, trafic de cocaïne, vol, recel et détention de substances vénéneuses.

La conversation ne fut pas longue entre les deux augures. Elle le flairait comme il l'avait flairée lui-même. Il avait à peine commencé à débiter son antienne ordinaire: solitude du cœur, désir d'une âme sœur, etc., qu'elle lui coupait instantanément son effet.

— Dites donc, mon vieux, vous me prenez pour une débarquée?

— Mais..., protesta Landru.

— Je ne commets pas d'aussi grossières bévues. Je vous ai percé à jour du premier coup. Vous êtes sur le sable et vous cherchez une « poire » pour vous engraisser. Eh bien, ça ne sera pas moi.

Landru protesta encore avec dignité:

— Vous vous méprenez, madame. Je vous assure qu'il en est comme je vous le dis.

Elle le coupa encore:

— Pas de paroles inutiles! Ce ne sont pas des mots que je demande, mais des réalités tangibles. Qu'est-ce que vous avez au soleil? Où avez-vous un compte?

Landru sentit la partie perdue. Il n'essaya plus de lutter contre une gaillarde à laquelle on ne la faisait pas et répondit:

— Un homme de cœur, madame, ne saurait accepter qu'on lui parle sur ce ton. Restons-en là.

— J'allais vous le proposer, dit-elle, et comme Landru se levait, elle ajouta:

— Vous oubliez de régler les consommations. Landru paya, et, sans un salut, disparut.

Cette algarade l'avait désorienté. Il attendait maintenant avec une certaine nervosité l'heure de son second rendez-vous. Il prit à pied le chemin de la rue de Penthièvre, où il devait retrouver dans un café M^{lle} L... Lorsqu'il entra, elle était là. C'était une grosse et plantureuse cuisinière. Sa bonne figure lui inspira tous les espoirs. Celle-ci n'allait certainement pas lui répondre insolemment. Son sourire se fit insinuant pour aller au-devant d'elle. Il l'invita à changer de place et l'emmena dans le coin le plus reculé du café. Ils y étaient seuls. Les circonstances étaient favorables à la manœuvre.

Landru se lança aussitôt, à perte de vue, dans le courant de son éloquence coutumière et répéta, avec plus de ferveur qu'avec l'autre, parce que sa partenaire lui semblait avoir plus de réceptivité, les mêmes bobards. Il est triste d'être seul, la vie a beau vous procurer une belle situation, elle ne vous a rien donné, quand elle ne vous a pas donné aussi le contentement du cœur. La cuisinière l'écoutait sans l'interrompre. La même tranquillité béate continuait à s'étaler sur son visage. Jugeant qu'il avait dû produire une forte impression, Landru pensa qu'il ne lui restait plus qu'à faire étalage de sa merveilleuse situation pour achever de séduire cette oie candide. Il parla de son usine du Nord, de sa situation industrielle et commerciale, gênée par la guerre, mais qu'il retrouverait le lendemain de la paix et qui lui permettrait de faire à la femme aimée une situation digne d'elle et de son amour. La cuisinière ne disait toujours rien. C'était bon signe, elle était bien près d'être persuadée. Il conclut alors:

— Vous seriez heureuse comme une reine avec moi, et je suis certain, à vous voir, que je serais aussi heureux avec vous.

Un rire bête, mais finaud, précéda sa première réponse:

— J'ai pas encore dit que ça me convenait.

— Comment, dit Landru, mais vous semblez pourtant...

— Eh! vous n'êtes pas le premier qui m'avez chanté de petites chansons. J'aime mieux vous le dire tout de suite: il n'y a rien à faire, vous n'êtes pas mon type. Moi, voyez-vous, il me faut un gars qui travaille avec moi.



M^{me} Collomb photographiée un peu avant la guerre.

— Mais, protesta Landru, je travaille.

— C'est pas ce que je veux dire. Je veux un homme que je sache vraiment ce qu'il fait. D'ailleurs, j'ai pas confiance. Tout ce que vous me dites est trop beau pour que ça soit vrai.

Démoralisé par ce nouvel échec, Landru ne réagit pas. Un silence pesa sur eux. Déjà la cuisinière se levait et disait:

— Alors, c'est tout?

Il répondit d'une voix basse:

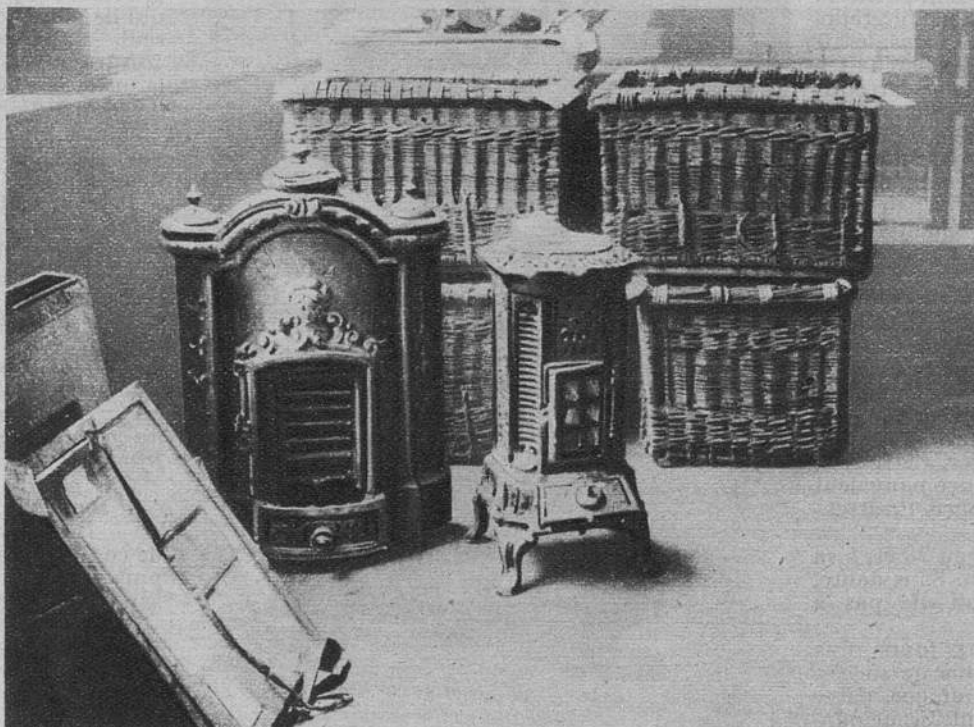
— C'est tout.

Et, sans attendre cette fois d'y être invité, il paya les consommations et sortit du café.

Il était d'une humeur massacrante. Pour essayer de faire diversion, il passa au bureau du *Journal*, pour voir s'il n'avait pas reçu par hasard de nouvelles correspondances.

Il y trouva deux lettres, émanant des dames Collomb et Buisson. Celle de cette dernière lui mit un peu de baume dans l'âme, parce qu'elle manifestait à son égard cette confiance que les femmes de l'après-midi lui avaient refusée. Elle lui disait en substance qu'elle n'avait pas réfléchi tout d'abord qu'ils ne pouvaient pas correspondre par initiales poste restante et lui donnait son adresse, 41, rue des Banquiers.

Sans désespérer, dans le bureau même, Landru lui répondit:



Après l'exécution, on vendit tout ce qui a appartenu à Landru. (Matin.)

Madame,

Je suis heureux de la confiance que vous me manifestez. Elle est nécessaire dans une correspondance de ce genre. Bien que vous me donniez votre adresse, je ne veux pas me permettre de me présenter chez vous. Il est cependant nécessaire que nous nous voyions, pour que nous jugions si nous pouvons nous convenir. Fixez-moi donc un rendez-vous. Je tiens à vous dire que je n'attache pas une importance excessive à l'argent. Je cherche surtout une femme sage, bonne et aimante, car je n'aurais rien à faire d'une épouse légère et désordonnée. Le mariage est une chose sérieuse.

Satisfait de sa petite rédaction, il allait incontinent jeter sa lettre à la poste.

La réponse de M^{me} Collomb était beaucoup moins explicite. Elle se bornait à lui donner un rendez-vous chez elle, qu'elle fixait au 7 mai.

Réconforté par ces deux espoirs, Landru rentra à Vernouillet, pour y prendre un repos bien gagné.

Il ne sortit pas le lendemain.

Le surlendemain, il trouvait au bureau du *Journal* une réponse de M^{me} Buisson. Elle lui écrivait entre autres choses:

Ce que vous dites est bien vrai. L'argent est beau mais si on a une femme légère, désordonnée, etc., l'existence est bien triste l'un pour l'autre. Pour moi, je ne crois pas que l'on pourra me reprocher cela, car si je me marie, c'est pour aimer et chérir mon mari comme toute femme doit le faire. Venez me voir chez moi, le jour qui vous conviendra, mais ayez soin de m'indiquer auparavant un jour et une heure pour éviter que ma sœur, qui vient souvent me rendre visite avec ses enfants, ne vous rencontre.

Landru sourit en lisant cette lettre, parce que la candeur de sa correspondante lui semblait de bon augure.

Sur-le-champ, par un billet fort laconique qu'il signa Fremy, 152, rue du Faubourg-Saint-Martin, il lui fixa un rendez-vous pour trois jours plus tard, et, en attendant l'heure du berger, il se dirigea rue Rodier, pour rendre visite à M^{me} Collomb.

Il était sept heures du soir quand il frappa à sa porte. C'était tout en haut de l'immeuble, un logement modeste. Lorsque la porte s'en ouvrit, Landru se trouva dans une petite pièce qui servait à la fois de salle à manger et de chambre à coucher. Sur le seuil se tenait une femme d'une quarantaine d'années, de corpulence moyenne, au visage maigre, aux pommettes saillantes, aux cheveux châtains foncés, légèrement grisonnants. Elle avait une bouche assez grande, un nez fort et un teint frais. Rien d'une beauté fatale, évidemment.

Le sourire de Landru ne s'en ouvrit pas moins dans toute sa largeur.

— Je suis M. Fremy, dit-il.

— Entrez, répondit-elle. Vous allez trouver sans doute ma maison bien modeste. Je suis une femme sans prétentions. Ma situation ne me permettrait d'ailleurs pas d'en avoir. Je n'ai ici qu'une petite chambre et une cuisine. Il ne m'en faut pas davantage, du reste, car je ne suis chez moi que le soir. Je suis employée à l'Union Prévoyante, où je gagne 280 francs par mois.

— Madame, fit Landru, les considérations dont vous venez de parler ne m'intéressent que fort peu. Je ne m'attache dans la recherche d'une femme ni à sa situation de fortune ni à ses revenus professionnels. Quant à la modestie de votre intérieur, il est certainement un témoignage de votre propre modestie. Vous êtes une bonne travailleuse, et cette constatation me suffit, pour que j'incline à penser que nous pourrions peut-être nous entendre. Je vais aller droit au but; ce qu'il me faut, c'est une femme qui ait de sérieuses qualités de cœur et de caractère. La douceur de votre visage, la tranquillité de vos traits, la modestie de votre attitude m'ont déjà fortement prévenu en votre faveur. Vous êtes certainement une de ces braves femmes comme on n'en trouve plus guère à l'heure actuelle et chez lesquelles le sentiment passe avant tout. Je suis persuadé que vous ne prendriez pas un homme qui ne vous plairait pas, fût-il cousu d'or.

— Eh! mon Dieu, c'est assez bien dit, fit M^{me} Collomb, en se rengorgeant quelque peu. Je suis évidemment une sentimentale et je n'ai pas amassé de rentes. Je n'ai qu'un avoir bien modeste, que je dois à mon travail: quelques obligations de la ville de Paris et quelques obligations communales, en somme très peu de chose. Je n'apporterai donc pas grand-chose à mon mari.

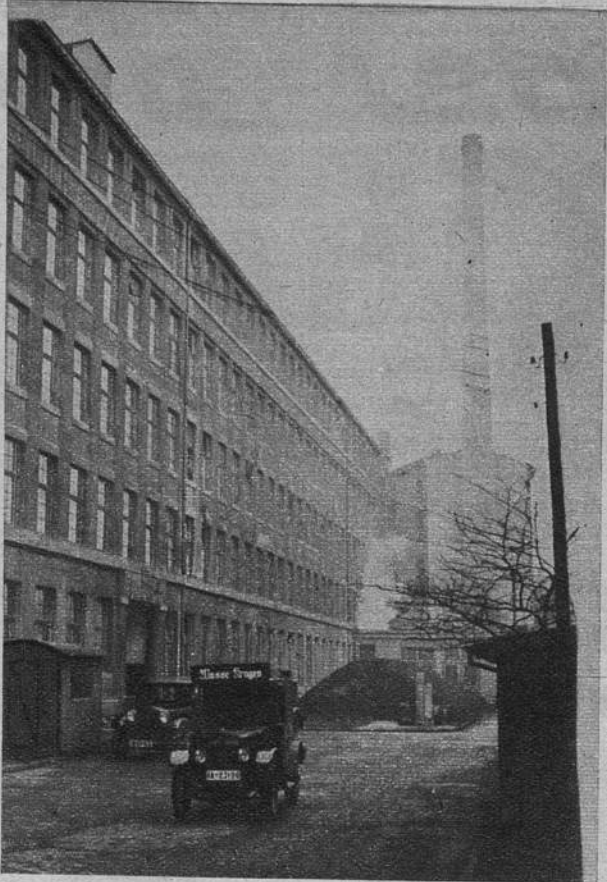
— Cette question est tout à fait secondaire. En ce qui me concerne, ma situation me permet

(Suite page 15.) JEAN FABER.

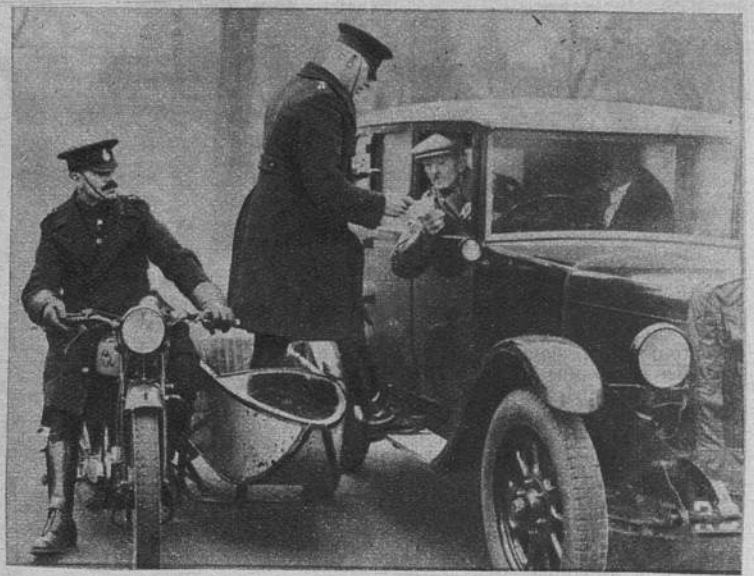
Bloc-Notes de la Semaine



Depuis le 1^{er} janvier les agents de police obligent les piétons parisiens à traverser les rues aux passages indiqués par des « clous ». Cet agent dresse procès-verbal à un piéton récalcitrant. (Rol.)



Trente-quatre ouvrières appartenant à une grande blanchisserie modèle de Berlin viennent d'être victimes d'un commencement d'asphyxie et ont dû être transportées à l'hôpital. La police se perd en conjectures sur les causes de cet accident et se livre à une sérieuse enquête. (Wide World.)



Une nouvelle brigade d'agents motocyclistes vient d'être créée à Reading, près de Londres. Elle est chargée de surveiller les automobilistes, d'empêcher les excès de vitesse, les infractions au règlement sur la circulation et d'arrêter les malfaiteurs, voleurs d'autos, etc. Ce policeman demande ses papiers à un automobiliste. (Keystone.)



Le procès Beesmyer vient de commencer à Los Angeles (Californie). Comme des menaces de mort avaient été adressées à l'inculpé, le public n'a été admis dans la salle d'audience qu'après fouille. (Internat. News.)



M. Jean Chiappe, préfet de police, et M. Paul Guichard, directeur de la police municipale, ont remis dans la cour de la caserne de la Cité, des décorations à de nombreux gardiens de la paix et inspecteurs. Cette cérémonie s'est déroulée devant les hauts fonctionnaires de la Préfecture. (Keystone.)



M. Robenne d'Azcona compromis dans l'affaire Oustric est inculpé d'abus de confiance. (Henri Manuel.)



(Charles Filhian (24 ans), photographié sur le seuil de la cellule qu'il occupait dans la prison de Salem (New-Jersey). Cet individu, condamné à mort pour assassinat, a trouvé moyen de s'évader sept heures après le prononcé du jugement. (International News.)



M. Arosemena, président de la République de Panama, qui, à la suite d'un mouvement révolutionnaire, a été fait prisonnier par les insurgés et a dû remettre sa démission. Les rebelles purent s'emparer des postes de police et du palais présidentiel. (Wide World.)



Deux femmes-juges viennent de prêter serment à Boston. Ce sont les premières en Amérique. A gauche, M^{me} Emme F. Schofield; à côté d'elle M^{me} Sadie L. Shulman. Le personnage qui prête aussi serment est un juge, M. T.-H. Bilodeau. (International News.)



L'effroyable catastrophe qui s'est produite dans les mines d'Alsodorf a causé de nombreuses victimes. Cet instantané représente des sauveteurs transportant un cadavre qui vient d'être remonté de la mine. (Rap.)



Le crack financier prend aux Etats-Unis une importance de jour en jour plus considérable et aucun indice n'en fait prévoir la fin prochaine. On peut donc se rendre compte d'après cette photo de l'émotion causée dans le public par l'aspect de cette foule amassée devant une banque qui vient de fermer ses portes à New-York. (Wide World.)



Tony Volpe, complice du célèbre bandit Al. Capone, qui a quitté Chicago pour l'Italie. (International News.)



E. R. Sherwood, pilleur de trains en Amérique et qui vient d'être arrêté tout récemment. (Wide World.)

LES FLEAUX SOCIAUX Marchandes d'amour

La chasse aux « indésirables »

La chasse aux « indésirables », hommes et femmes, est une chasse ouverte toute l'année. Elle se pratique par tous les temps, en toutes saisons, dans tous les quartiers de Paris. Elle est toujours passionnante, parfois périlleuse et, le plus souvent, très fructueuse, car dans notre bonne capitale, le gibier recherché et traqué ne manque jamais. Aussi, à chacune de leur sortie, les chasseurs sont-ils certains de marquer un nombre respectable de belles pièces à leur tableau : ils ne savent pas ce que signifie le mot « bre-douille ».

Il y a quelques années, la chasse aux « indésirables » était pratiquée par la police sous forme de rafles. Mais ce système a été reconnu défectueux — et surtout assez dangereux pour le flâneur inoffensif : des incidents scandaleux se produisirent qui eurent leur répercussion à la Chambre des Députés et au Conseil municipal. Le Préfet de police l'abandonna à peu près complètement pour le remplacer assez heureusement, il est juste de

LA CHASSE AUX



tout le résistance serait vaine et ne ferait qu'aggraver son cas ; et il se laisse emmener sans opposer la moindre protestation. Cependant, un autre inspecteur agit de même avec un pâle voyou qui a abordé un flâneur et lui a offert mystérieusement un lot de cartes postales illustrées.

INDÉSIRABLES

Les agents cyclistes ont beau exercer une active surveillance, ils n'arrivent pas toujours à empêcher certains personnages de se livrer à des occupations blâmables. (Wide World.)



C'est à cause des gens qu'ils fréquentent dans certains cabarets que des jeunes gens, parfois de très bonne famille, se corrompent et tournent mal.

le reconnaître, par le système des rondes de police effectuées sans fracas.

La ronde est très simple. Il est convenu d'avance qu'elle sera opérée sur un point quelconque, de la porte Saint-Denis à la place de la République, par exemple. A onze heures du soir, les inspecteurs en civil sont, au départ, dissimulés dans la foule des promeneurs. Ils se mettent en route, le plus simplement du monde, précédés ou suivis de leur chef, un commissaire à la direction de la police judiciaire. Ils regardent tout ce qui se passe ; ils écoutent tout ce qui se dit ; ils ont dans l'œil le signalement des malfaiteurs recherchés ou d'individus connus à la Sûreté criminelle. Et ils vont ainsi, le nez au vent, la cigarette aux lèvres, l'air indifférent... mais que les « indésirables » ne s'y fient pas !

En voici précisément un qui est repéré. L'inspecteur de la Sûreté ne le perd pas de vue ; progressivement, il l'approche, puis lui tape familièrement sur l'épaule et lui dit, comme à une ancienne connaissance :

— Par hasard ! Quelle bonne rencontre, mon vieux Julot, je suis content de te voir.

Méfiant et ahuri, Julot tente de protester :

— Vous faites erreur, monsieur, je ne vous connais pas.

L'inspecteur, sûr de son fait, riposte, gouailleux :

— Ne fais donc pas la bête ! Et surtout ne rouspète pas, car tu sais que j'ai toujours un joli bracelet à ta disposition (une paire de menottes). Allons, accompagne-moi gentiment, en copains ; nous allons passer au poste voisin, où tu pourras t'expliquer.

Le malfaiteur sait par expérience que



Une rue où des noctambules se rendent volontiers et qui n'est guère engageante.

— De quoi, de quoi, clame le gamin avec un accent faubourien des plus caractéristique, alors, sous la République, le commerce n'est plus libre ? C'était bien la peine de prendre la Bastille !

Le policier dédaigne toute discussion sur la prise de la Bastille et sur la liberté du commerce. En route vers le poste central.

Près du théâtre de l'Ambigu, un individu à l'air équivoque se retire dans l'encoignure d'une porte avec une fille qui a un geste compromettant pour son compagnon. Double flagrant délit : vagabondage spécial pour l'homme, scandale sur la voie publique pour la femme ; tous les deux sont arrêtés.

Et ainsi, la ronde se poursuit sur les deux trottoirs des boulevards. Les policiers cueillent les camelots comme les rôdeurs, les repris de justice comme les vagabonds, les filles insoumises comme les soumises. Toutes les prises sont bonnes : on s'expliquera plus tard.

Ce n'est pas fini. A la République, les inspecteurs rebroussement chemin et reviennent vers la porte Saint-Denis, appréhendant celui-ci et celui-là malgré les protestations d'innocence, les injures et les menaces de plaintes en révocation.

Ces temps derniers, j'ai suivi plusieurs rondes dans divers quartiers de Paris. J'ai été surpris de la grande habileté des inspecteurs du service de la voie publique. Dans cette foule, qui se croise et s'entre-croise sur les boulevards, ils savent découvrir l'individu suspect. Ils se trompent rarement, et lorsque, par hasard, une erreur est commise, elle n'est pas de grande importance, car s'il est momentanément en règle avec la justice, le malandrin, arrêté et remis aussitôt en liberté, redeviendra, demain ou après-demain, un « client sérieux » du directeur de la police judiciaire.

Les individus conduits au poste sont fouillés par des inspecteurs, puis ils comparaissent devant le commissaire des recherches. Ce sont presque tous des jeunes gens de quinze à dix-neuf ans et des filles mineures.

Le premier interrogé est un gamin à la mine fûtée, déjà arrêté la veille, et qui avait paru de bonne prise, puisqu'il était sous le coup d'une condamnation par défaut à trois mois de prison pour vol. Une erreur administrative avait dû être commise au Dépôt, et le prisonnier avait été relâché. Stupéfaction du magistrat en revoyant le gamin.

— Qu'est-il donc arrivé ? s'écrie-t-il.

— Eh oui, j'sais pas comment qu'ça se



Une des rues pittoresques qui escaladent la Butte Montmartre et où se cachent tant de personnages recherchés par la police (Wide World.).



On reste là des heures entières à écouter les aventures contées par quelque chevalier du trottoir, plein de bagout et on prend exemple.

fait. J'ai pourtant signé ce matin tous les papiers « comme quoi que j'accepte mes trois mois ». On ne m'a pas gardé. J'aimerais mieux qu'on me garde, parce que si je passe de nouveau en jugement, on me condamnera peut-être à plus que ça.

Le commissaire fait consigner le gamin. Le suivant est un camelot borgne qui tentait de vendre des cartes prétendument obscènes. Il plaide non coupable.

Elles sont pas obscènes, mes cartes ; on pourrait les offrir à un nouveau-né. Les cartes offertes sont, en effet, des plus anodines. Les photographies étalées à la devanture de certains marchands patentés sont évidemment beaucoup plus suggestives. Le commissaire bon enfant n'insiste pas. Il renvoie le camelot à la rue avec ses cartes postales dont l'obscénité n'est pas démontrée.

Les interrogatoires se poursuivent sans interruption. De temps en temps, le commissaire consulte le registre du service d'identité judiciaire que le personnel de la préfecture appelle le D. K. V. Ce registre orné de photographies prises par le service de l'identité judiciaire des repris de justice et des interdits de séjour constitue, en somme, le Bottin illustré de la haute et de la basse pègre. Son classement fort ingénieux permet d'identifier en quelques secondes un individu suspect qui a intérêt à cacher sa personnalité.

Ce soir-là, le magistrat a pu retrouver parmi les hommes arrêtés un interdit de séjour et quatre repris de justice, porteurs de couteaux à virole.

Les rondes des quartiers du centre sont presque généralement suivies de rondes sur les boulevards extérieurs, où se réfugient les apaches des deux sexes qui se savent traqués de la Madeleine à la Bastille.

En même temps, des descentes ont lieu dans les hôtels interlopes de Montmartre. Suiyons le commissaire et ses agents. Quels hôtels ! Des immeubles sales, d'une saleté repoussante, aux escaliers étroits qui conduisent à des réduits dénommés chambres, dont les murs furent jadis tapissés, mais qui, depuis longtemps, offrent aux regards la lèpre hideuse de leur maçonnerie lézardée et minée par l'humidité. Pour tout ameublement, un lit en fer rouillé, garni d'un matelas et de draps usagés et rapiécés que la blanchisseuse a rarement connus ; puis une chaise dépaillée, une table boiteuse qui sert de lavabo avec une cuvette et un pot à eau ébréchés. A terre, en guise de tapis, une vieille toile de sac. Les tenanciers de ces établissements ont souvent maille à partir avec la police, et à l'apparition d'un commissaire, ils ne sont jamais tranquilles. Comme le magistrat se présente auprès de l'un d'eux, non loin de la place Pigalle, dans une de ces rues tortueuses qui montent à la rue des Abbesses, le patron, obséquieux, lui dit :

— Mais je suis tout à votre disposition, monsieur le chef. La visite commence ; rien de suspect n'est découvert. Ce sera pour une autre fois. Le tenancier avait dû être mis au courant de l'affaire, et il avait pris ses précautions. Plus loin, le logeur croit devoir prévenir le commissaire :

— Mes clients sont de bons bougres pas méchants, mais mauvaises têtes ; ils ne gobent pas la police et ils pourraient bien se servir de leurs « pétards » (revolvers).

Commissaire, ceint de son écharpe, et inspecteurs, le browning à la main, montent résolument.

— Au nom de la loi, ouvrez ! Police !

— La loi ! Je m'en f... ! La police ! Je l'ai quelque part !

Le logeur ouvre la porte à l'aide de son passe-partout. Sur un grabat, un individu tout habillé. D'un bond, il est debout, un pistolet automatique braqué sur le groupe. D'une voix avinée, l'individu crie et menace :

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Je vous défends d'avancer, sinon je vous descends l'un après l'autre. F... le camp en vitesse.

— Je suis commissaire de police. Vos papiers.

— Des papiers, je n'en ai pas. Et puis, assez discuté, fichez-moi la paix !

Sur un signe de leur chef, les inspecteurs se précipitent, ceinturent le malandrin et lui passent les menottes.

La scène recommence dans une autre chambre. Le magistrat arrête des hommes, des femmes, des enfants presque, dont les moyens d'existence paraissent problématiques. On laisse ceux qui justifient de leur identité, et parmi eux, il y a des déclassés, porteurs de diplômes en règle, qui vivent maintenant la vie des vagabonds.

Et voici un excentrique, déséquilibré certainement, dont le récit est fantastique. Il a toute l'allure d'un rôdeur des barrières ; sa mise est sordide ; il partage son réduit avec deux pauvresses sans âge. Interrogé, il déclare en exhibant une série de papiers authentiques :

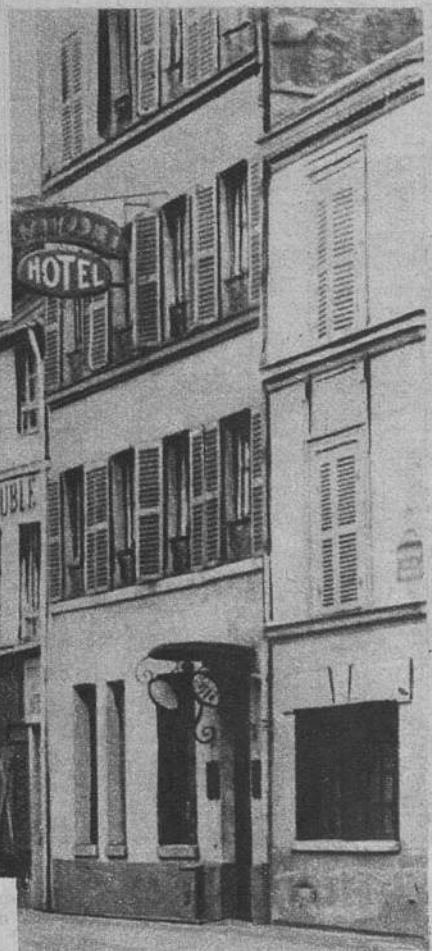
— Je suis riche, je possède deux maisons à Paris, dont voici les titres de propriété. Ces maisons me rapportent bon an mal an une quarantaine de mille francs. J'ai horreur des gens qui font des manières ; je ne fréquente que des malheureux qui m'aiment et me respectent, et à qui je viens en aide chaque fois qu'ils font appel à ma bourse. Je

était signalé comme favorisant la prostitution de gamines mineures habituées du boulevard de Clichy. Les chambres du rez-de-chaussée sont visitées. Le commissaire ne découvre rien de suspect. Il dérange seulement des couples qui ont passé depuis longtemps l'âge illégal de la prostitution.

Le pot aux roses, si je puis dire, est dévoilé au premier étage, dans une chambre soigneusement fermée. Là sont rassemblés deux femmes et un homme. L'interrogatoire de l'homme est vite bâclé.

Il s'agit d'un honnête citoyen, qui est autorisé à se retirer, ce qu'il s'empresse de faire sans demander d'explications. Pour les filles, c'est une autre affaire. La plus âgée reconnaît :

— Je fais le boulevard, mais je ne suis pas inscrite à la Préfecture de police.
— Donc, vous



Dans certaines avenues de la capitale, chaque maison donne l'hospitalité à un hôtel plus ou moins luxueux (Wide World.)

êtes une prostituée insoumise. Quel âge avez-vous ? Avez-vous un domicile régulier ?

— J'ai vingt-trois ans et j'habite depuis trois ans dans mes meubles, une chambre rue ... n°...

— Et vous ? demande le commissaire à l'autre fille.

— Oh ! moi, je suis tranquille, je n'ai que dix-sept ans, mais je suis en règle ; voici ma carte, et j'ai passé la visite hier matin.

Et esclave du règlement, le commissaire de police arrête la fille de vingt-trois ans sous l'inculpation d'excitation à la débauche d'une mineure, pourvue, elle, d'une carte officielle qui lui donne la permission de se livrer à la débauche. Et le logeur sera également poursuivi pour avoir abrité une mineure.

Il y a vraiment une contradiction singulière à condamner en correctionnelle pour excitation de mineure à la débauche un hôtelier et la femme qui accompagne cette mineure, alors que la première excitation à la débauche semble venir de l'administration qui délivre une carte à une mineure, presque une enfant.

Puisqu'il n'y a que des règlements contradictoires sur la prostitution, la question de responsabilité des hôteliers est diversement interprétée. Le règlement sur les garnis défend aux hôteliers de recevoir des filles prostituées. Donc, la police peut dresser contravention aux logeurs qui les acceptent. Elle n'intervient que quand il y a des plaintes ou quand des scandales se sont produits... sinon toute la police parisienne serait chaque jour mobilisée.

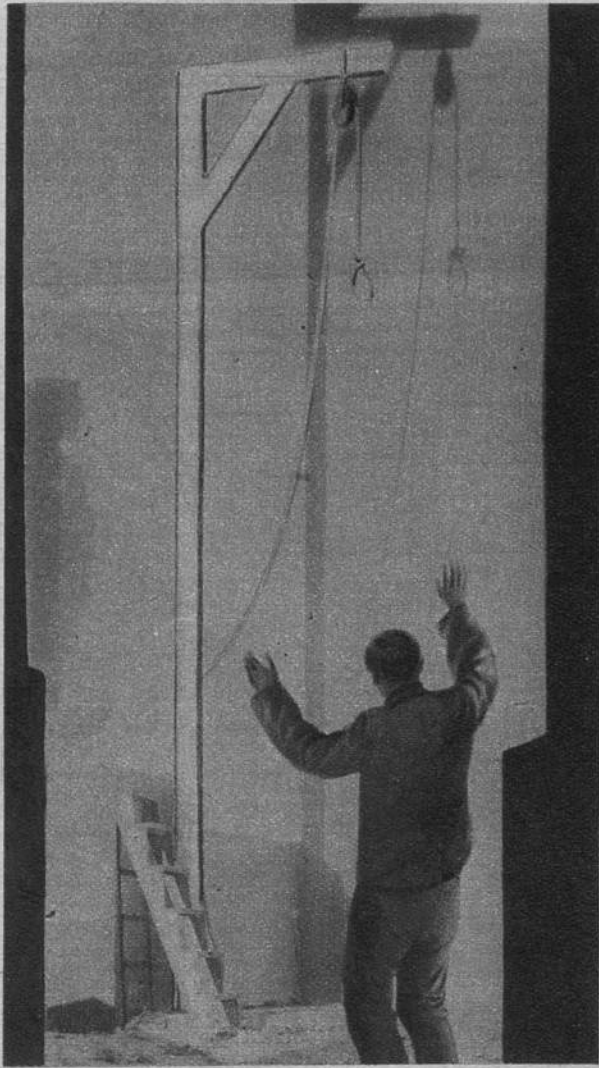
Il y a, à Paris, de très nombreux hôtels, et non des moins importants, au titre rouflant, à la façade respectable qui tirent le plus clair de leurs bénéfices des chambres louées à l'heure, l'après-midi et le soir, à des couples qui viennent de faire une aimable connaissance sur le trottoir d'en face.

Et parmi ces maisons garnies, il en est, que je pourrais citer, qui refusent les voyageurs sérieux avec des bagages, prétextant le manque de place, pour réserver exclusivement leurs chambres aux passades de ces dames. Certaines de ces chambres sont louées ainsi dix à douze fois en quelques heures au tarif minimum de dix francs, soit une recette moyenne quotidienne de cent à cent-vingt francs par chambre. On comprend facilement que le voyageur soit dédaigneusement renvoyé, lui qui ne consentirait pas à payer vingt-cinq francs par jour la même chambre et qui serait exigeant.

ARMAND VILLETTE.

LA SEMAINE PROCHAINE :

LES HAUTES MAISONS DE PLAISIR



Reconstitution cinématographique d'une pendaison en Allemagne, dans Mandragore. On voit l'ombre du condamné qui va être attaché par le cou au nœud coulant.

II

DANS LES TEMPS MODERNES.

Si l'on constate, à partir du XVIII^e siècle, dans les exécutions suprêmes, un peu moins de cruauté, il était cependant des cas où la peine se trouvait aggravée. La haute trahison, en Angleterre, était châtiée de la plus effroyable, de la plus hideuse façon.

Le condamné à mort était d'abord pendu, mais on coupait bientôt la corde et on faisait asseoir le malheureux sur un banc, devant un grand feu. L'exécuteur venait ensuite avec un rasoir et, s'agenouillant devant le supplicié, lui ouvrait le ventre, coupait les boyaux au-dessus du passage de l'estomac et liait le reste avec un cordon, « afin que le vent du cœur ne pût s'échapper », et il jetait les boyaux au feu. Puis on coupait la tête et l'on divisait son corps en quartiers.

En Perse, au XVIII^e siècle, on faisait encore périr les condamnés à mort d'une atroce manière : on leur enfonçait un clou dans la tête.

Mais ce sont là, à partir de cette époque, des exceptions. La peine de mort va s'humaniser. L'opinion publique, en effet, se révolte contre les atrocités commises. Les institutions pénales furent alors attaquées vigoureusement, en tous pays, par des polémistes célèbres. C'est de France que partit le signal de la lutte. Montesquieu, Rousseau, les encyclopédistes, Voltaire, Diderot, etc., menèrent une ardente campagne pour la réforme des lois pénales.

La révolution éclata. Robespierre, Duport et Péthion demandèrent l'abolition de la peine capitale. L'assemblée n'alla pas jusqu'à cette mesure. Elle maintint le châtiement suprême, mais décréta qu'il consisterait dans « la simple privation de la vie, sans torture ».

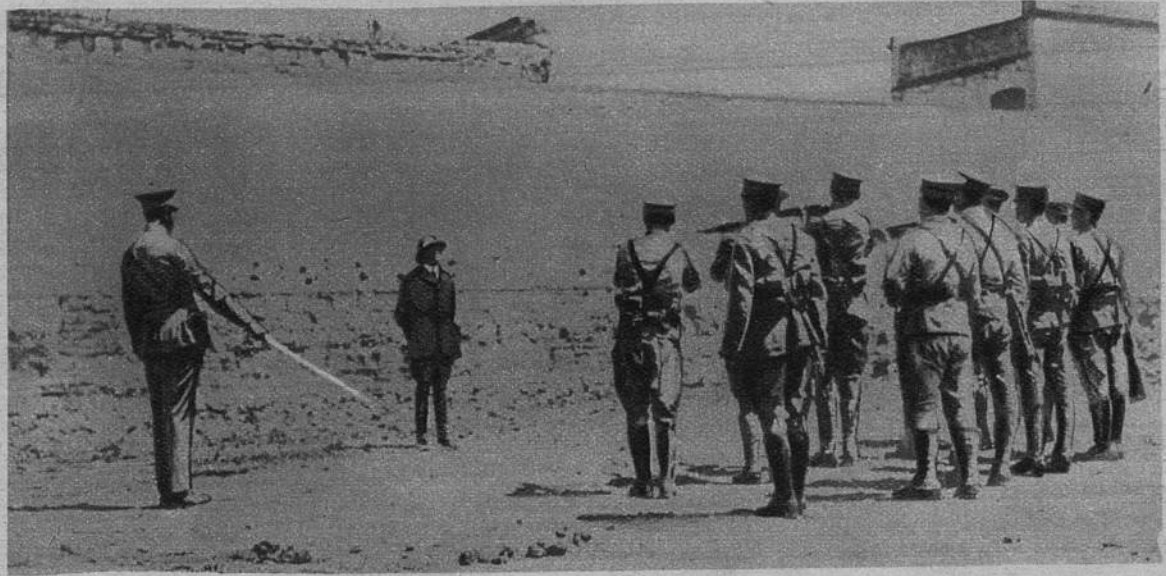
Restait à déterminer le genre de supplice. La méthode de la décapitation fut adoptée. C'est alors que le docteur Guillotin, député du Tiers aux États Généraux, préconisa l'exécution rationnelle par un appareil de son imagination, et qui substituait à la main du bourreau l'action d'un mécanisme. « Avec ma machine, expliqua l'inventeur à l'Assemblée, je vous fais sauter la tête en un clin d'œil et vous ne souffrez point. »

Une commission fut nommée ; un des confrères du docteur Guillotin, le docteur Louis, fut chargé d'examiner l'appareil ; aussi, durant un temps, donna-t-on à la future « veuve » le nom de « grosse

Louison ». Plus tard, elle fut baptisée du nom de son promoteur.

Ce que le docteur Guillotin appelait « ma machine » n'était d'ailleurs pas une invention aussi neuve qu'il paraissait le croire. Nous avons, en effet, au cours de recherches personnelles, dé-

On a beaucoup discuté sur la question de savoir si ce procédé d'exécution réunit toutes les qualités humainement désirables d'une machine à tuer. Les avis sont partagés. Des médecins renommés ont soutenu que la douleur se prolonge après l'exécution. La légende rapporte, à titre d'exemple en



Une exécution capitale au Mexique, en période de révolution. (Rol.)

couvert qu'un graveur allemand du XVI^e siècle, Henri Aldegræf, avait laissé une série de gravures sur l'histoire romaine dont une représente Manlius Torquatus décapité à l'aide d'un couperet qui glisse entre deux coulisses. D'autre part, un engin semblable, la *Mannaa*, fonctionnait en Italie dès le XV^e siècle. Guillotin dota

faveur de cette théorie, que la tête de Charlotte Corday, soufflée par le bourreau, a rouvert les yeux pour lancer un éclair d'indignation.

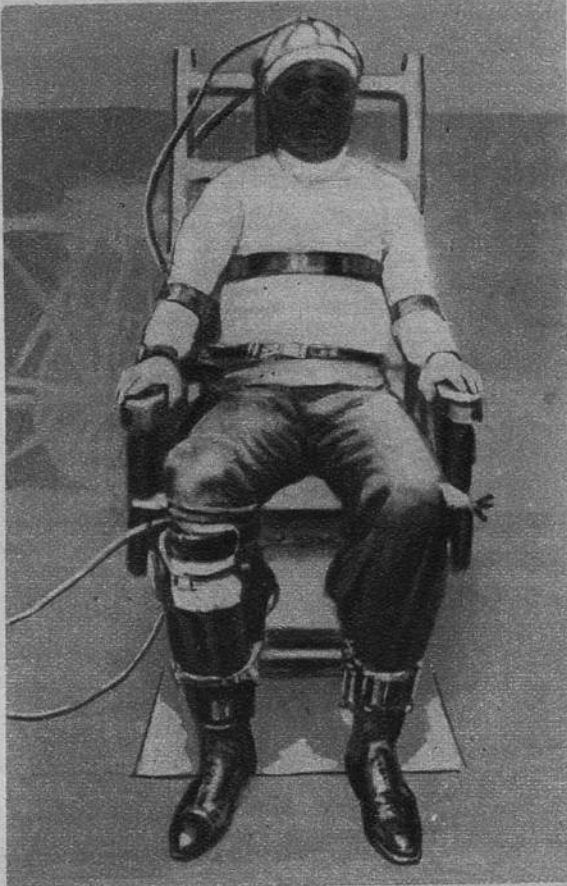
En Angleterre, les condamnés à mort sont pendus. Une estrade est installée dans la prison même. Le condamné est amené sur le lieu du supplice, pieds et poings liés. Le bourreau lui met la tête dans une sorte de sac de toile noire, puis lui passe le nœud au cou. La strangulation s'opère subitement par le déclenchement d'une trappe qui se dérobe sous les pieds du patient dont le corps tombe ainsi lourdement dans le vide.

Dans le court intervalle qui sépare la sentence de l'exécution, le condamné à mort est nourri au pain et à l'eau. En France, par contre, on accorde au condamné un régime alimentaire de faveur qui comprend viande et vin.

La mort par le système de la pendaison serait, d'après certaines constatations, la moins douloureuse. Elle provoquerait même des réactions sensorielles très particulières. En tout cas, elle a ce mérite de ne pas comporter l'effusion du sang.

On pend également en Russie, en Autriche-Hongrie et en Turquie.

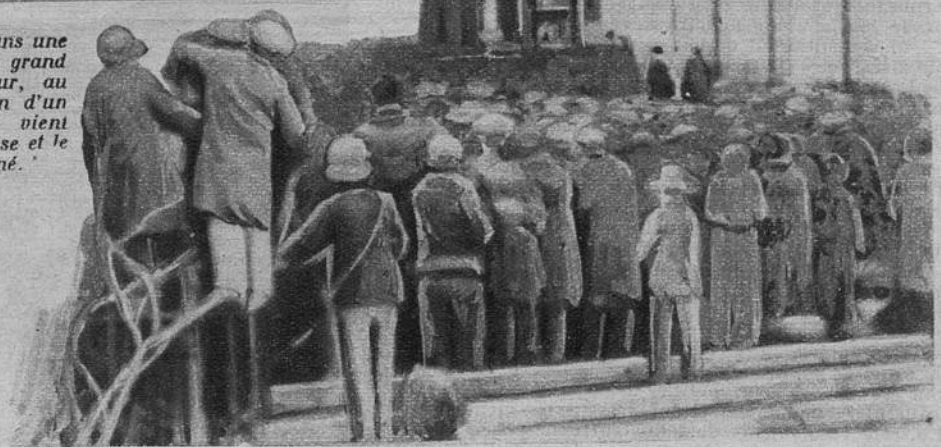
En Allemagne, c'est la décapitation par la hache qui est pratiquée. Le bourreau sectionne le cou au niveau, ou un peu plus bas, de la région bulbaire. Il a été démontré que, dans ce genre de supplice, avant que la hache ait touché le cou, le patient



Cette photo a été prise dans une prison américaine et en grand secret, par un opérateur, au moment de l'électrocution d'un condamné. Ce dernier vient d'être attaché sur la chaise et le courant va être donné.

tout simplement le lugubre appareil d'un mécanisme plus scientifique. Ce fut son seul mérite.

Savez-vous quel est le premier che-napan qui utilisa la guillotine? C'est un nommé Pelletier, voleur de grands chemins, exécuté le 25 avril 1792.



Une exécution capitale à Digne qui a eu lieu l'été dernier. (Wide World.)

LA PEINE DE MORT

se trouve dans un tel état d'inhibition, qu'il est dans l'impossibilité de percevoir la douleur du choc. En Espagne, c'est le procédé de la garrotte qui

qu'on pouvait l'escompter. Les savants qui assistèrent à ces premières exécutions hésitèrent à se prononcer. Ils furent, en effet, témoins

chaise. On lui applique les électrodes au front et au mollet droit. Le corps est maintenu solidement à la chaise par des courroies de cuir à la hauteur de la poitrine et aux bras. Un courant passe durant un délai de vingt à quatre-vingt-dix secondes. Ces courants sont continus et de 1300 volts environ. Les calculs d'Edison ont été appliqués en la circonstance. Le patient est, du coup, électrolysé et brûlé. Cependant, certains savants ont préconisé les courants alternatifs, plus foudroyants peut-être. L'opération de l'électrocution a lieu dans un local privé de la prison.

En Serbie, les condamnés à mort sont fusillés. Attaché au poteau, les yeux bandés, le supplicé est abattu par les balles de douze gendarmes, et son corps jeté à la fosse commune.



La foule attendant à Londres devant une prison le signal qui annonce la fin de l'exécution capitale.

est en vigueur. Depuis 1870, ce châtement, qui avait été appliqué jadis avec des variantes d'une extrême cruauté, a été réglementé.

Les exécutions ont lieu, en Espagne, dans les vingt-quatre heures de la notification.

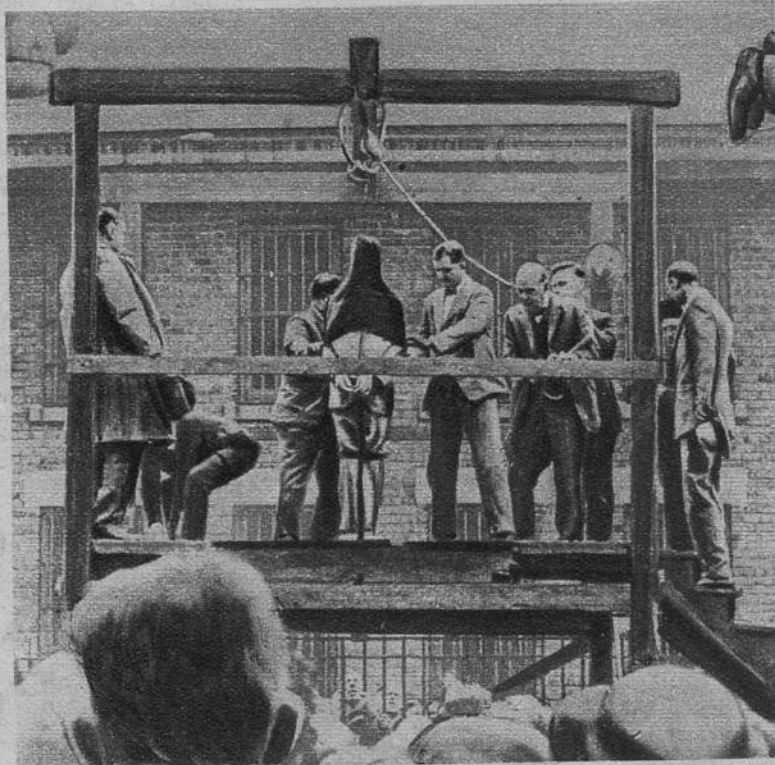
On devine ce que peut être pour le condamné ce laps de temps où chaque minute qui s'écoule le rapproche de l'heure fatale. Les secours de la religion lui apportent heureusement, d'ordinaire, un réconfort.

Extrait de sa cellule, le condamné est conduit à une plate-forme haute de quatre marches, sur laquelle est dressé un solide poteau carré. Une planchette est disposée à hauteur d'un mètre environ sur ce poteau. On y assied le patient, qui a les yeux bandés, puis on lui prend le cou dans un collier dont les extrémités aboutissent à une longue vis. D'une poigne robuste et prompte, le bourreau serre cette vis ; le collier se resserre autour du cou, déterminant en quelques secondes l'étranglement.

C'est aux États-Unis que la peine de mort a suivi de plus près le progrès, en empruntant à l'électricité sa force inconnue et redoutable. C'est le 6 août 1890 que l'électrocution, après de nombreuses expériences de laboratoire, fut appliquée pour la première fois à un assassin du nom de Kemmler. Sept autres exécutions par ce même procédé suivirent, pendant les trois années d'après.

A vrai dire, les résultats ne furent pas aussi convaincants

L'exécution de Birger en Amérique. Dans certains États de ce pays, on pend encore. Le condamné a le haut du corps encapuchonné. (Rol.)



de phénomènes qui troublèrent leur conviction. Leurs rapports signalent que les condamnés sont agités de soubressauts violents et de réflexes nerveux si accusés qu'on peut se demander si ce genre d'exécution n'est pas un des plus douloureux. Le système fut, par la suite, perfectionné, mais les opinions sont restées très diverses, très partagées sur son humanité.

On sait en quoi consiste le supplice de l'électrocution. Le condamné est assis sur une



Au Mexique, pendant la dernière révolution. Un condamné fait sa prière avant de mourir.

Certains pays ont aboli la peine de mort : la Grèce, en 1862 ; le Portugal, en 1866 ; la Hollande, en 1881 ; l'Italie, en 1889. Ces pays ont remplacé le châtement capital par la réclusion perpétuelle. Cette peine est-elle plus humaine ? Des juristes affirment qu'elle surpasse en cruauté tous les supplices connus et qu'elle n'est qu'une agonie prolongée.

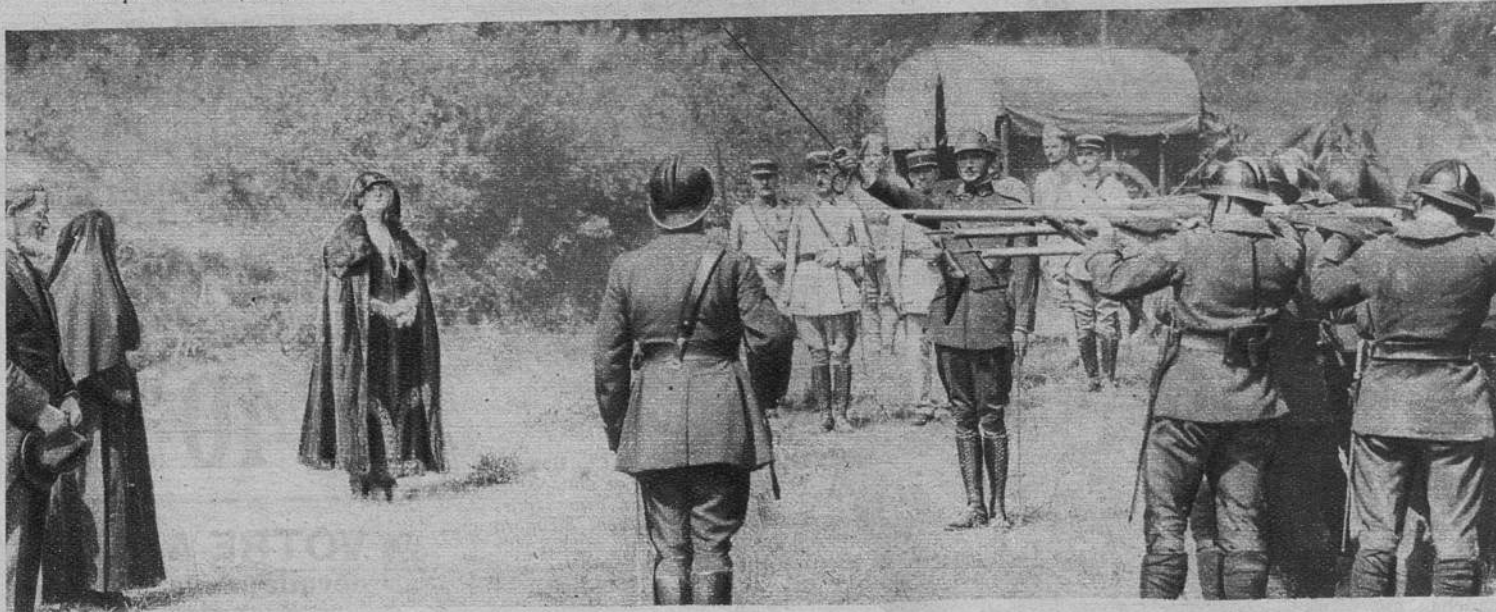
En vérité, s'il fallait tirer une conclusion de cette étude, on pourrait dire que les peuples en sont encore à trouver un procédé humain de châtier les coupables. La question est d'ailleurs complexe. Il y a les partisans de la répression, et les partisans du relèvement moral. Le châtement doit-il servir à la punition du criminel ou à son amendement ?

Se venger du criminel, lui infliger un supplice proportionné au mal qu'il a fait, effrayer par l'exemple de ses souffrances ceux qui seraient tentés de l'imiter, tel est cependant, à l'heure actuelle, dans toutes les sociétés, le principe du droit criminel.

Au cours des siècles passés, des peuples ont tenté de supprimer la peine capitale. Une recrudescence de forfaits a presque toujours suivi cette mesure, mais les philosophes argumentent sur ces faits : ils estiment que, grâce à l'éducation toujours plus active des masses, on parviendra, dans un avenir proche, à élever le niveau moral, et, par conséquent, à supprimer le châtement suprême.

Acceptons-en l'augure. Sera-ce l'œuvre de ce siècle ou de l'autre ? Le petit jeu des pronostics semble bien vain en l'occurrence. « Que messieurs les assassins commentent ! » disait un humoriste. Ce serait en effet la solution rêvée du problème, mais comme elle semble utopique !

PIERRE DEMOURS

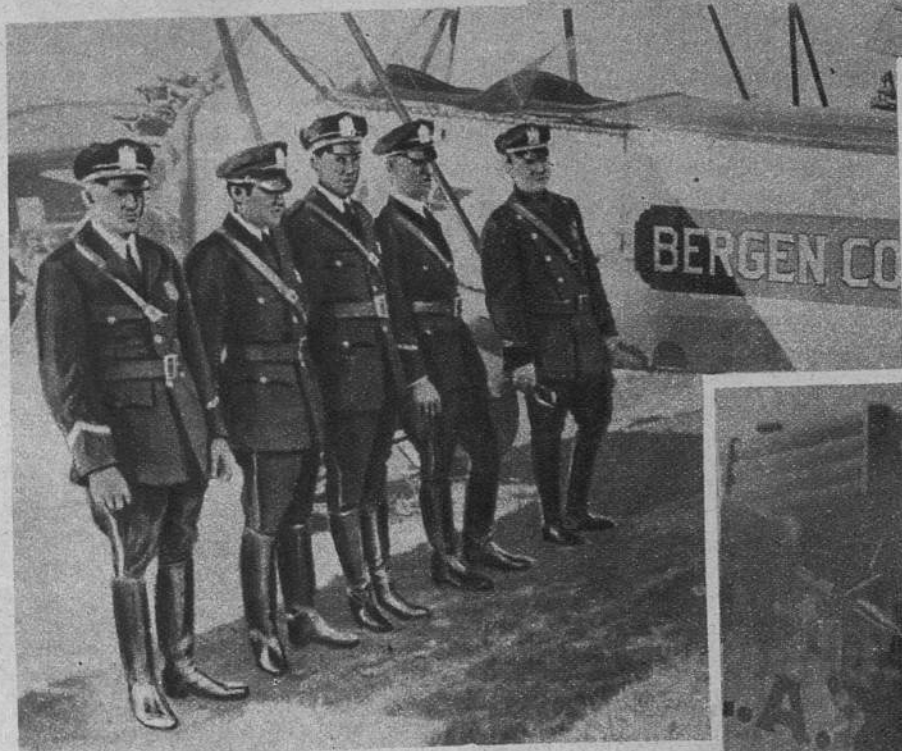


Reconstitution cinématographique de l'exécution au polygone de Vincennes de l'espionne Mala Hari. Cette scène a été fort bien réalisée par Rex Ingram dans Mare Nostrum.

A TRAVERS LES AGES

Quand les agents auront des AILES

Un policier aviateur, retour de mission, fournit à son chef, qui en prend note, les indications qu'il a recueillies. (Keystone.)



Des policiers aviateurs américains se préparent à effectuer une ronde en avion. (Keystone.)

A l'instar des escarpes, toujours mieux outillés, les policiers perfectionnent leurs moyens et leurs méthodes. Les temps sont révolus où l'on voyait des bandits armés s'enfuir en auto, poursuivis par des agents à pied munis de leur seul bâton blanc.

On a annoncé qu'il était dans les intentions de M. Chiappe de pourvoir ses services d'une escadrille d'avions. L'agent aviateur va donc être créé, et, bientôt, dans la cour de la Préfecture de police, on pourra contempler, prêts à s'envoler, alignés sur le pavé, les grands oiseaux de la police, toutes ailes déployées.

Mais ne faut-il voir là qu'un projet à longue échéance, une sorte d'anticipation? Non pas.

Nous avons obtenu, de bonne source, quelques précisions intéressantes concernant ce projet en préparation.

Notre interlocuteur qualifié nous a dit : — La police aura certainement un jour son service particulier d'aéroplanes.

— Quel jour?

— Patience !... Dame ! il s'agit de s'organiser, et, d'autre part, nous devons être avertis de nos deniers, et pour cause. L'avion est d'ailleurs déjà utilisé lorsque des manifestations sont projetées. Un avion survole la région parisienne aux heures critiques. Cet avion d'observation communique directement par T. S. F. avec l'état-major du préfet et signale tous les rassemblements suspects sur la voie publique.

— La future escadrille se bornera-t-elle à ce rôle?

— Non. Ses fonctions seront beaucoup plus importantes. A côté de l'avion d'observation, il y aura l'avion de chasse... Ce dernier appareil sera chargé de la police de l'air. Les temps sont plus proches qu'on ne croit de la circulation aérienne publique...

— L'organisation du sens unique dans le ciel?

— On en reparlera avant deux lustres, croyez-moi, en dépit des blagueurs. Mais l'avion de chasse n'aura pas que cette tâche ; il poursuivra également les malfaiteurs qui ont gagné le large, leur coup fait, et s'efforcera de les gagner de vitesse avant leur passage à l'étranger.

— Vous allez rendre très difficile le métier d'escroc.

— La population ne s'en plaindra pas. L'exemple nous vient d'ailleurs, comme par hasard, d'Amérique. Certaines grandes villes des États-Unis possèdent une police aérienne qui, en maintes circonstances, a prouvé son utilité. Son arrivée inopinée



Le chef pilote Wanamaker, professeur à l'école d'aviation policière, à Roosevelt-Field. (Keystone.)



Un policeman de Los Angeles vient de sauter de son coquet petit monoplane, au cours d'une manifestation. La main droite levée, il siffle pour inviter les perturbateurs à se disperser. (Keystone.)

et rapide a interrompu de sanglantes échauffourées, et l'on cite l'arrestation récente, grâce à un policier aviateur, d'un bandit qui, à motocyclette, se disposait à franchir la frontière mexicaine.

Une école d'aviation pour policiers s'est ouverte récemment. Elle est dirigée par le professeur Rodman Wanamaker, chef pilote.

ANDRÉ CHARPENTIER.

LA COLLECTION
"Les Grands Romans Filmés"
PUBLIE

Le Défenseur

GRAND ROMAN
DRAMATIQUE et POLICIER
PAR

F.-J. JANIN

D'APRÈS LE FILM

Jacques HAÏK

INTERPRÉTÉ PAR

Louise LAGRANGE

ET

MAXUDIAN

10 000 lignes de texte

Nombreuses photos du film

TIRAGE DE LUXE

En vente partout : 3 fr. 50

Envoi franco contre la somme de 3 fr. 50 pour la France (Étranger, 4 fr.), adressée à l'Administration de MON CINÉ, 43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e). (Aucun envoi contre remboursement.)

DEMANDEZ

Les
Grandes
Aventures
Policieres

qui publient
les aventures de

JOHN STROBBINS

Déetective cambrioleur

par José MOSELLI

ET

L'HOMME DU MYSTÈRE

par Alain MONTJARDIN

EN VENTE PARTOUT 40 le NUMÉRO CENT.



VOTRE AVENIR
dévoilé par vous-même

grâce à l'appareil scientifique

SANDJA-BOARD

Répond à toutes les questions

Tout ce que vous désirez savoir

Une des plus frappantes

manifestations d'occultisme

à la portée de tous. Les médiums peuvent aussi

obtenir des communications avec plus de faci-

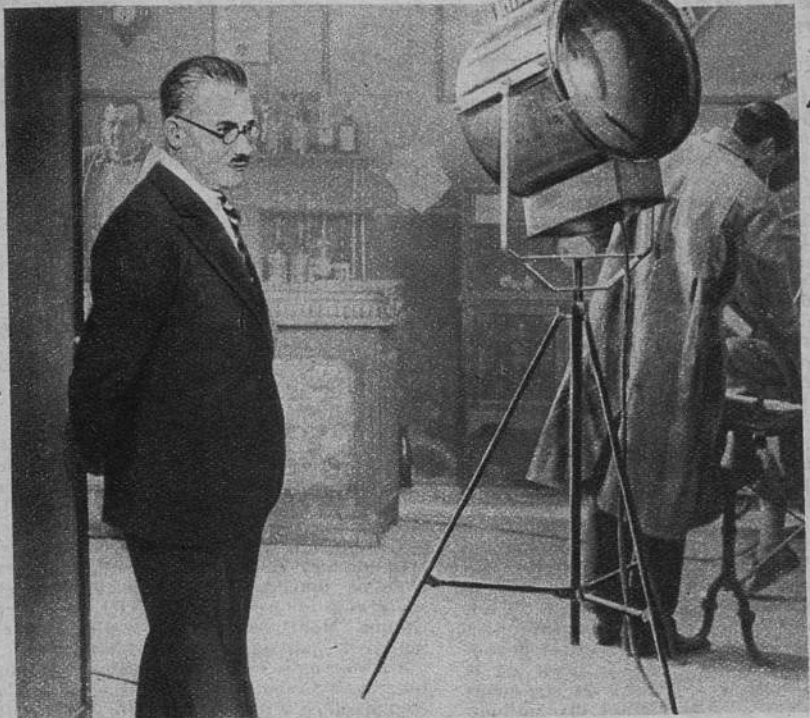
lité que la table tournante. Modèle luxe 45 fr.,

grand luxe 60 fr. (50 cm. x 35 cm.)

ÉCRIRE AVEC 20 FR. ou mandat pour

modèle échantillon à SANDJA-BOARD, 210,

rue de la Victoire, BRUXELLES (Belg.) Aff. à 1 fr. 50.



Au studio de Bitowt, à la Garenne-Colombes.

C'est là qu'un jeune et habile metteur en scène, René Jayet, tourne pour Perfecto Film l'Affaire de la clinique Ossola pour les débuts sensationnels... à l'écran d'Almazian qui a débuté — de façon plus sensationnelle encore et aussi plus tragique — sur une autre scène.

L'autre matin, je me rendis à la Garenne-Colombes pour voir et entendre la nouvelle vedette du film.

Au-dessous : Notre rédacteur Armand Villette se présente à Almazian. (Wide World.)



Dès mon arrivée, je suis impressionné défavorablement par un énorme transparent placé bien en vue au-dessus de l'entrée principale du studio. En lettres rouges, cet écriteau porte un avis impératif : SILENCE. Pour un journaliste venu avec la volonté de prendre des interviews, un ordre aussi formel est bien décevant. Tant pis. Allons-y ! Et, délibérément, j'y vais. Après avoir traversé un hangar sous lequel sont jetés pêle-mêle des vieux décors et des débris de toutes sortes, je découvre une porte qui me conduit dans le couloir des loges des artistes. Une jeune personne, à qui je m'adresse, veut bien me renseigner.

Méditation d'Almazian au studio. (Wide World.)

ALMAZIAN DÉBUTE AU CINÉMA



Au studio. De gauche à droite : Hélène Hallier, Almazian, Claude Helly, le directeur du studio. (Wide World.)



Almazian personnifiant un policier vient s'asseoir à côté d'un suspect. (Wide World.)

— La loge de M. Almazian? Là, à gauche, son nom est sur la porte.

Je frappe. Almazian paraît et je me présente !

— Police...

Almazian fronce le sourcil... J'ajoute immédiatement :

— ...Magazine.

Ses traits se détendent. Almazian est déjà plus accueillant, son premier moment de stupeur passé. Et c'est lui qui m'interroge.

— Vous désirez?

— Recueillir vos impressions sur le cinéma.

— Je n'en ai pas encore, puisque je débute ce matin seulement... dans le rôle d'un policier.

— Qui vous a incité à paraître dans un film?

— On est venu me chercher ; on m'a fait des offres et j'ai accepté, voilà tout. Ce n'est pas très compliqué.

Un silence, le silence imposé. Mon interlocuteur n'est pas très loquace, il a l'air las et désabusé.

— Maintenant que vous voilà artiste de l'écran, c'est pour vous une nouvelle profession, lui dis-je.

— Je connaissais déjà les studios, j'y ai travaillé comme tailleur pour le compte de M. Abel Gance. Je ne vous cacherai pas cependant que je préférerais de beaucoup reprendre mon ancien métier, mais...

— Mais?

— Je n'ai pas d'ouvrage et je n'en trouve pas. Alors, il faut bien que nous vivions, ma famille et moi. Ah ! la vie vous réserve de cruelles surprises.

— Vous n'êtes pas ému à la pensée de

tenir un rôle dans ce film?

D'une voix triste, lointaine, Almazian me fait cette réponse :

— Plus rien, à présent, ne peut m'émouvoir !

Je crois devoir aborder un autre sujet.

— Et si vous n'étiez pas photogénique?

— Je dois l'être. On m'a assez photographié en ces circonstances pénibles, les opérateurs des journaux n'ont jamais eu à se plaindre de mon manque de photogénie.

Toujours les mêmes souvenirs qui le hantent quel que soit le sujet de la conversation.

Almazian va être appelé sur le plateau. Il faut, auparavant, qu'il se donne un petit coup de maquillage, ce qui ne lui plaît guère. D'ailleurs, il le fait assez maladroitement, manque d'habitude ; et tout à l'heure, un professionnel devra opérer sur le visage du débutant quelques retouches nécessaires.

Nous passons dans le studio animé d'une fièvre de travail intense. Metteur en scène, opérateurs, ingénieur du son, directeur de la production vont et viennent affairés au milieu d'une nuée d'électriciens et de machinistes qui exécutent rapidement les ordres transmis.

Le décor planté représente un bar interlope, « Au rendez-vous des amis », et comme je me trouve entouré d'individus à la mine patibulaire et de filles d'une zone inférieure, je crois, un instant, poursuivre mon enquête sur les « Marchands d'amour ».

Voici la trépidante Suzanne Talba qui cherche un châle pour « avoir l'air plus apache » ; elle lancera plus tard avec l'accent et les jeux de physionomie qui lui sont particuliers une chanson réaliste que toute assistance de basse pègre applaudira d'enthousiasme. Voici René Ferté qui reste élégant sous son accoutrement de gars du « milieu ». Voici la toute gracieuse Hélène Hallier, la vedette féminine, dont la toilette — quoique simple — et les bijoux détonnent un peu dans ce bar si mal fré-

quenté. Et voici Almazian, il n'est nullement dépaycé parmi ces artistes qui le regardent avec une curiosité sympathique. Quel homme étonnant.

— Lumière !

Tous les sunlights, tous les phares, tous les projecteurs inondent de lumière la scène. La magnifique chevelure blonde d'Hélène Hallier apparaît comme une rutilante gerbe de blé. On va commencer.

— Silence !

Dans cette ruche tout à l'heure bourdonnante, un silence impressionnant s'établit soudain. Le bistrot, gaillard de haut e allure, entame, sur le zinc, une partie de dés avec un client, tandis que le phono est mis en mouvement et que, dans sa cage suspendue derrière le comptoir, un canari chante éperdument.

Arrêt subit. L'appareil de prise de vues a une « bourre », c'est-à-dire, pour les profanes, que la pellicule ne s'enroule pas normalement et forme « bourre ». Il va falloir recommencer avec un autre appareil. Déménagement de la cabine indésirable et mise en place de sa remplaçante. On recommence, on recommencera même plusieurs fois. J'admire la tranquillité et la bonne volonté des interprètes qui ne montrent aucune nervosité, aucune mauvaise humeur.

Pendant les raccords, on papote, et dès que le silence est ordonné, chacun obéit passivement, c'est une belle discipline. Je réédite à l'usage d'Almazian, qui, à présent, ne me quitte plus, la veille plaisanterie connue :

— On entendrait voler... une montre. Almazian, maintenant en veine de confidences, me dit :

— L'autre semaine, dans un autobus, un malandrin m'a « fait » la miéne avec la chaîne et ne m'a laissé que l'anneau... Je vous assure que je n'ai rien entendu.

— Cela ne se passerait plus ainsi aujourd'hui?

— Pourquoi? me demanda-t-il naïvement.

— Parce que vous êtes devenu un inspecteur de la police judiciaire à qui on n'en conte pas.

— Un policier (dans le film) qui ignore encore le rôle qui lui est destiné. Il va le savoir sans tarder.

Nos propos sont interrompus par René Jayet qui appelle Almazian et lui indique la scène à interpréter. Il entre dans le bar, salue de la main à la ronde et va s'asseoir mélancoliquement à la seule table restée libre. Et là, il est interpellé par un ivrogne qui lui demande si c'est l'amour d'une brune ou d'une blonde qui est la cause de sa mélancolie. A la vérité, l'inspecteur est en surveillance.

Les divagations du poivrot le laissent complètement indifférent, il doit paraître plongé dans la lecture de son journal.

Ici, un incident. L'accessoriste n'a pas de journal, il en réclame un à tous les assistants, un figurant offre le sien, un numéro d'un quotidien qui est remis aussitôt à Almazian. Mais celui-ci, d'un geste énergique, le refuse :

ARMAND VILLETTE.

(Suivre page 15.)



Un terrible accident d'automobile s'est produit à Bruxelles, avenue Louise. La voiture roulant à une allure de bolide accrocha un poteau de signalisation. Il y eut trois morts. (Wide World.)

D'une semaine à l'autre

ROLEDANGEREUX — Le rôle d'amant est peut-être charmant, mais il est aussi dangereux. L'autre matin, au petit jour, rue des Amandiers, M. Clabaut, qui filait le parfait amour avec une dame Moreau, en a fait la triste expérience. Le mari bafoué lui a logé deux balles dans la poitrine avant de se suicider. Mais cette histoire empêchera-t-elle demain le renouvellement de l'aventure : d'autres femmes imiteront M^{me} Moreau, d'autres hommes imiteront M. Clabaut, et, malheureusement, d'autres hommes imiteront M. Moreau. La passion ignore non seulement la raison mais aussi le divorce.

◆ ◆ ◆
MONTE-EN-L'AIR ET CARAMBOUILLEURS — Eugène Lippi était né acrobate. Mais au lieu d'exercer honorablement cette profession pour laquelle il était doué, il préférait exercer ses talents aux dépens de ses semblables. Il n'avait pas son pareil pour se faufiler dans l'entre-bâil-



Eugène Lippi, le cambrioleur acrobate.

lement d'une porte, plonger dans un tiroir-casse. Il cambriolait au lieu de cabrioler; plutôt que de faire le poirier, il cherchait des poires à escroquer. La police a mis fin à ses acrobaties.

— James Cohen, Élie Rostaing et Robert Morin, eux, préféraient le grand négoce; ils se livraient sur une vaste échelle à la carambouille. Vous savez ce fonctueux trafic qui consiste à acheter sans payer, à revendre et à lever le pied. Les trois compères voyaient grand : à la tête d'une belle organisation de revendeurs, ils se livraient à de grosses opérations, payant avec de faux chèques. En quelques mois, ils ont escroqué plus de quatre millions. Mais tout a une fin, et ce joli trio a dû abandonner le commerce pour se consacrer maintenant à l'industrie peu rémunératrice des chaussons de lièze.

◆ ◆ ◆
L'A-T-IL TUÉE — Question délicate et difficile à résoudre. A Colombes, une jeune femme est trouvée morte, la tête trouée d'une balle. Auprès d'elle, son amant couvert de sang. Crime ou suicide?

— Mon amie s'est suicidée !
— Elle n'avait aucun motif pour cela ! répond la justice.

La situation de l'amant n'a rien d'enviable. Il y a des femmes qui savent, à merveille, compliquer l'existence des hommes.

◆ ◆ ◆
FOLIE CRIMINELLE — Au pays noir, à Billy-Montigny, dans une de ces pimpantes maisons alignées au cordeau, aux toits de tuiles rouges, la folie a frappé. Un ouvrier mineur tchécoslovaque a tué sa femme, ses deux bambins, puis, sans munitions, s'est pendu dans la chambre, à côté des cadavres ensanglantés des trois victimes.

— Et voici maintenant un tragique drame dans lequel la neurasthénie n'a peut-être pas été entièrement la cause. Dans un immeuble de la rue Etienne-Dolet, une riche rentière vivait avec sa fille. Malade, M^{me} Reynara se laissait aller souvent au découragement.

— Mieux vaudrait la mort ! eut-elle le malheur de dire, un soir de fièvre. Alors sa fille Suzanne prit un couteau et taillada les poignets de sa mère; la mort ne venant pas assez vite, elle tenta l'électrocution sans plus de succès. Elle but un demi-litre de rhum, empoigna un marteau et frappa à coups redoublés. Ensuite, fière de son œuvre, elle appela les voisins. Pauvre femme marquée par le destin cruel.

Mais depuis, des témoignages laissent entendre que Suzanne Reynard n'est pas folle, que son horrible crime aurait d'autres motifs. Connaitrons-nous jamais la vérité?

◆ ◆ ◆
CHEZ LE MAHARADJAH — A Garches, dans une luxueuse villa occupée par des Persans, la villa du « Maharadjah », un jeune homme tire trois balles de revolver dans la tête de sa tante endormie. Là encore, les mobiles du drame apparaissent confus.

Le meurtrier était-il épris de sa tante? Ne pouvait-il admettre qu'une femme de vingt et un ans demeurât fidèle à son mari presque sexagénaire? C'est vraisemblablement là la cause de cette tragédie dont les spectateurs semblent peu soucieux de dévoiler les motifs.

◆ ◆ ◆
NOUVEL AN ROUGE — Les jours de fête sont pour quelques-uns l'occasion d'exhaler leurs rancœurs ou leurs passions. Le bonheur de certains provoque le geste tragique des aigris, des pauvres-êtres à la raison chancelante ou abêtis par l'alcool.

A Lugegnac, c'est une malheureuse démente qui noie son petit-fils. Près de Barle-Duc, à Behonne, un bandit vient troubler la quiétude d'une femme et de son enfant, qu'il assassine ensuite lâchement. Dans les environs de Bordeaux, une jeune femme est tuée par son fiancé qui se jette après dans la Garonne.

Et toute la lie cosmopolite, toute la racaille étrangère, s'en donne à cœur joie. A Colombes, trois blessés au cours d'une bataille rangée entre Arabes et Polonais. A Saint-Denis, un Monténégrin blesse grièvement deux de ses compatriotes et tente de se suicider. Sur la zone, deux sidis sont frappés à coups de couteau; passage Gardinet, un autre subit le même sort. Rue Lécuyer, c'est un Espagnol, etc.

◆ ◆ ◆
LA BOMBE — Il ne faut pas confondre l'aire la bombe aux Ambassadeurs n'a jamais voulu dire qu'il fallait venir y fabriquer des engins explosifs. Il y a des endroits plus indiqués.

Mais trêve de plaisanterie. L'explosion des Champs-Élysées n'a causé aucune victime, et c'est l'essentiel. Quelques vitres brisées, des poutrelles tordues, rien de bien graves. Mais qui a pu commettre cet acte insensé? Il est probable que l'enquête ne le révélera jamais.

Et croit-on vraiment qu'il s'agisse d'un attentat ou d'un accident survenu pendant la préparation de celui-ci? Ne se trouve-t-on pas plutôt en présence d'un souvenir de guerre dont quelqu'un aura voulu se débarrasser sans s'inquiéter des victimes possibles?

JEAN CARON.



La police vient de faire des constatations aux Ambassadeurs où a éclaté une bombe. On reconnaît M. Jean Chiappe, préfet de police, M. Paul Guichard, directeur de la police municipale, M. Perrier, directeur des renseignements généraux. (Rap.)

On accuse, on plaide, on juge...

Mme Lambrino réclame dix millions au roi Carol.

Quand, il y a quelque douze ans, le prince Carol de Roumanie fit savoir à ses parents qu'il entendait épouser M^{me} Zizi Lambrino, fille du commandant Lambrino, ancien élève de l'école Polytechnique française, le roi et la reine de Roumanie opposèrent un veto formel à cette prétention.

Les amoureux passèrent outre et se marièrent dans une église d'Odessa... Le 10 janvier 1920, un enfant, le petit Mircéa, naissait de cette union, le temps passa... l'amour aussi... Pour être prince, on n'est pas moins homme, c'est-à-dire inconstant, et Carol, un jour, abandonna sa femme — les tribunaux roumains avaient d'ailleurs prononcé la nullité du mariage, comme clandestin et contraire à la loi — et retourna à la cour de Bucarest pour épouser la princesse Hélène de Grèce. Il fit à M^{me} Lambrino une rente, et elle n'attqua pas la décision qui annulait son mariage avec le prince.

L'union avec la princesse Hélène fut elle aussi de courte durée, et le prince Carol abandonna sa seconde femme pour suivre à Paris M^{me} Lupescu. Cette fois, M^{me} Zizi Lambrino, qui, lors du mariage avec la princesse, s'était inclinée par raison d'État, disait-elle, n'accepta pas l'aventure nouvelle. Elle assigna le prince Carol devant la première chambre du tribunal de la Seine — puisque le prince et elle-même habitent Paris — réclamant dix millions de dommages-intérêts et le droit pour son fils Mircéa de s'appeler Hohenzollern, nom patronymique de son père.

Le tribunal civil se déclara incompétent pour trancher, cette question de filiation, mais M^{me} Lambrino n'accepta pas cette décision, elle fit appel, aussi l'affaire vint-elle la semaine prochaine devant la première Chambre de la cour, où M^{me} Paul-Boncour soutiendra les intérêts du roi Carol de Roumanie, et M^{me} Campinchi ceux de M^{me} Lambrino.

Le mari mécontent.

La célèbre étoile Jane Aubert épousa, il y a quelque trois ans, un multimillionnaire américain qui se mit qu'une condition à l'union : l'obligation pour l'artiste de renoncer à la scène et à ses pompes.

Jane Aubert s'inclina... pas pour longtemps, d'ailleurs, car, un beau jour, elle abandonna l'Amérique, le domicile conjugal et le mari pour revenir à Paris jouer au Palace et donner un numéro de chants et de danses au Gaumont-Palace.

Le mari, M. Nelson Morris, outré, assigna les directeurs du Palace pour avoir fait jouer sa femme sans son autorisation et gagna son procès; aujourd'hui il poursuit la Franco-Films, propriétaire du Gaumont-Palace, pour la même raison, et lui réclame quatre cent mille francs de dommages-intérêts.

La troisième Chambre appréciera prochainement.

Dranem réclame un demi-million.

Le fameux comique et sa femme Suzette O'Neill avaient été, l'hiver dernier, engagés par le théâtre des Capucines pour créer des rôles importants dans diverses revues et opérettes, tous deux devaient toucher des appointements somptueux et somptueux, mais ils ne touchèrent... rien du tout; la directrice des Capucines, arguant du mauvais état des finances en général et des siennes en particulier, ne les paya point.

Aussi Dranem et sa femme lui intentent-ils devant la septième Chambre un procès en cinq cent mille francs de dommages-intérêts, procès qui plaideront M^{me} Chairy et Pimienta.

Encore un inculpé dans l'affaire Oustric.

M. le juge d'instruction Itrack vient d'inculper pour abus de confiance M. de Ascona, dit Roleane d'Ascona, qui se trouve mêlé à diverses opérations financières du banquier Oustric.

Le « guérisseur » opérant chez le marchand de vin.

Haddadi Belkacem, surnommé par ses compatriotes arabes le « guérisseur », avait installé la clinique dans l'arrière-salle d'un débitant de la rue Mademone; malgré cette organisation sommaire, le guérisseur faisait payer ses consultations cinq ou six cents francs.

Les remèdes qu'il employait étaient surtout l'huile, le vinaigre, le poivre, le miel et... le sulfate de cuivre; les clients soignés à ce régime imprévu ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés; certains portèrent plainte et le faux médecin fut arrêté par M. Mougeot, juge d'instruction, à qui il déclara sans ambages : — Moi, guérisseur en « toc » aussi bon médecin que les vrais...

Marchand d'opium.

Petit Breton à la tête tout empli de merveilleuses légendes dorées comme des imageries d'Épinal, Louis Serez, marin envoyé à Paris, s'y trouva bien dépaycé.

Comme elle est loin, la forêt de Broceliande ! et celle de Paimpont avec ses chemins jonchés de feuilles bruisantes et ses étangs où se reflète le ciel pâle... et comme Montparnasse lui semble triste, malgré le sauvage hurlement du jazz !

Un soir qu'il songeait à Merlin l'Enchanteur et à Viviane la Fée, le Breton fit la connaissance d'une femme qui n'évoquait point Morgane, mais plutôt Carabosse... Elle parla, parla d'abondance et vanta la poudre blanche, la « coco », l'opium, le divin opium, la morphine, l'éther subtil. Toutes ces choses, qui ouvrent la porte du royaume des rêves !

Et Louis Serez se laissa tenter... Il s'adon-



Haddadi le sorcier arabe.

na aux paradis artificiels mais... ne se contenta pas d'en user, il devint marchand d'opium, cela dura quelque temps et puis une nuit qu'il écoula sa dangereuse substance dans un dancing, tandis que les nègres grattaient le banjo, le marin fut arrêté... il avait trois kilos d'opium dans ses poches. Devant la treizième Chambre correctionnelle, Serez, repentant et larmoyant, jura de ne plus recommencer et de s'en retourner vivre au pays des fées et des korrigans. Son avocat, M^{me} Gaston Maurice, le défendit avec chaleur et émotion et les magistrats se laissèrent toucher, puisqu'ils ne condamnèrent le Breton, marchand d'opium, qu'à six mois de prison avec sursis.

« Ton pèze ou je te brûle ».

Casimir Malavielle a vingt-quatre ans, peu d'argent et moins encore de scrupules. Pourtant, il veut vivre sa vie, selon la formule moderne.

Pour exécuter ce programme, il entre, rue d'Amsterdam, un soir de l'hiver dernier, dans une bijouterie tenue par M^{me} Prévoist, et tandis que celle-ci lui montre des alliances, il sort son revolver en disant : — Ton pèze ou je te brûle !

Mais la bijoutière a du sang-froid, elle parvient à se sauver et à appeler au secours :

— C'est raté ! constate piteusement le jeune Casimir en suivant les agents. Mais cette opération « ratée » valut tout de même à son auteur huit ans de réclusion que vient de lui octroyer le jury de la Seine.

Les ciseaux remplacent le revolver.

Le garçon coiffeur Albert Lambert vit un jour rouge — sans doute, parce qu'il est un homonyme du célèbre tragédien — et aussi parce qu'il apprit que sa femme le trompait.

Rencontrant celle-ci avec un ami, le mari jaloux saisit, non pas un revolver, mais les ciseaux qui lui servaient à couper les boucles brunes ou blondes de ses clientes et entailla le nez et les oreilles du séducteur. Celui-ci, fort mal en point, porta plainte.

SYLVIA RISSE.

CZ-211

par une Espionne de Guerre

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — CZ-211, espionne britannique, a réussi à Constantinople sa première mission spéciale. Rentrée à Paris dès la déclaration de guerre, elle est mise à la disposition du service secret français, qui lui confie une mission en Allemagne, à Mannheim. CZ-211 traverse la Suisse et réussit à passer la frontière germanique.

CHAPITRE II (suite)

Des jeunes femmes, aux passeports suisses, étaient en train de supplier. Elles avaient été brutalement interpellées dès qu'elles étaient arrivées :

— Comment? Encore vous? Mais alors, c'est une manie de traverser la frontière à tout bout de champ. Que voulez-vous? Que venez-vous continuellement faire chez nous?

— Soyez bons, messieurs les douaniers, soyez bons!... Vous savez que nous allons voir notre cousin.

— Votre cousin? Drôle de cousin! Ne peut-il se déranger et passer en Suisse une fois pour toutes?

— Il est malade... Notre visite lui est d'un grand réconfort... Nous l'aimons beaucoup...

— Malade? Et vous l'aidez?... dit un douanier d'un air goguenard. Quelle aide lui donnez-vous? Vous lui apportez au moins du poulet et du foie gras?... Et du bon vin?

Les malheureuses rougirent de honte. Elles avaient les mains vides. Sans doute, leur fortune était bien modeste... La plus hardie répondit :

— Nous l'aidons de notre travail... Tout son ménage à tenir... Il est seul... Laissez-nous passer...

Il y avait du désespoir dans cette voix.

Mais le douanier repoussa rudement les deux femmes, en vociférant :

— Au diable! Votre cousin se passera de vous cette fois... Comment? Vous dites qu'il est malade, et vous ne lui apportez pas même un morceau de sucre?... A d'autres.

— Mais, monsieur le douanier!... sanglota l'aînée...

— Au large! vous dis-je. Vous arrivez les mains vides, mais pouvez fort bien repartir les mains pleines... Circulez! En arrière!...

Elles se rangèrent humblement dans un coin. J'en étais malheureuse pour elles... Les pauvres femmes!... Quels regards d'envie elles me lancèrent, quand elles assistèrent à mon propre interrogatoire!

Le galant barbu, amateur de champagne et diplomate impérial, avait annoté, en marge de mon passeport, des choses très élogieuses à mon égard. Ce fut, en vérité, un jeu d'enfant que d'obtenir l'autorisation d'entrer dans le pays, sous un tel patronage!

Mais l'aventure des deux Suissesses avait été pleine d'enseignements pour moi. J'eus toujours soin, à l'avenir, de me créer un « assortiment » d'explications aussi plausibles que possible, afin de parer à toute éventualité.

Le train attendait à peu de distance. Maintenant des soldats allemands allaient nous escorter à la place des gardes suisses.

Je m'assis et tirai le rideau de mon compartiment afin de m'isoler du couloir. Ce faisant, j'avais rencontré le regard de la sentinelle qui avait tourné la tête dans ma direction, à mon mouvement. Il avait des yeux bleus, d'un bleu de porcelaine.

C'était le frère d'armes de ceux qui tuaient nos soldats sur le front.

Évidemment, il m'avait regardée comme il aurait regardé n'importe qui. Et malgré cela, j'en eus la chair de poule, comme si ce simple regard allait découvrir ma véritable personnalité. Ah! s'il avait su à qui il avait affaire, il n'aurait pas conservé cette placidité indifférente!

Chose curieuse : au fur et à mesure que je m'avanciais en pays ennemi, la confiance me revenait. J'oubliais la sensation primitive d'insécurité qui m'avait angoissée tout d'abord. Je m'acclimatais assez vite, en sportive que passionnée un jeu nouveau.

Quand j'arrivai à Mannheim, j'étais tout à fait réconfortée. J'avais l'esprit libre, au point d'être capable de m'intéresser à tout ce qui m'entourait, de toutes les manières, et non seulement en tant qu'espionne... Je débarquai au milieu du tohu-bohu habituel des grandes gares. Quel que soit le pays, elles se ressemblent toutes... Beaucoup d'uniformes, naturellement.

CHAPITRE III

ARRIVÉE A MANNHEIM. CONTACT AVEC NOTRE AGENT SECRET. PRISE EN FLAGRANT DÉLIT!...

Après un coup d'œil circulaire, je fis un signe. — Träger!... (Porteur!) commandai-je.

Un homme à la casquette réglementaire arriva aussitôt. Il toucha sa visière et s'empara de mes valises.

— Où faut-il les porter, Fräulein?

— Au Wetzehof-Hôtel... Est-ce loin?

— Oh! non... C'est à deux pas... Inutile de prendre une voiture...

C'est au Wetzehof-Hôtel que je devais rencontrer mon mystérieux correspondant. Il était Allemand, mais détestait ses compatriotes, à qui il avait des raisons personnelles d'en vouloir. Au sens strict du mot, c'était un traître, puisqu'il vendait les siens aux ennemis, pour de l'argent...

Mais il nous servait consciencieusement, et on ne lui en demandait pas davantage.

Comment devions-nous, Wendel, notre agent, et moi-même, faire connaissance sans éveiller la suspicion?... A

m'asseoir à une table du restaurant, de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia. Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.

Ce monsieur — vous l'avez deviné — devait être Wendel. Par la suite, nous deviendrions amis, et personne ne pourrait s'en étonner... N'était-il pas normal qu'un galant homme s'offrit comme interprète à une jeune étrangère, une neutre sympathique.

Le porteur s'arrêta devant une entrée majestueuse et déposa mes bagages sur le sol.

Nous étions arrivés au Wetzehof-Hôtel.

Le directeur de l'hôtel se précipita. Je jugeai immédiatement que cet homme devait connaître au moins l'anglais, comme tout bon directeur allemand d'hôtel qui se respecte. Je ne m'étais pas trompée.

Aussi, affectai-je de parler continuellement la langue des Yankees, traînant, avec affectation, sur cet accent nasal qui est l'un des principaux charmes (?) des compatriotes de Washington.

Il avait l'air ravi.

Vous pensez?... Une Américaine, cela signifie

l'hôtel même... D'une manière amusante. Comme dans une comédie ou un film...

J'avais reçu la consigne de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia.

Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.

Ce monsieur — vous l'avez deviné — devait être Wendel. Par la suite, nous deviendrions amis, et personne ne pourrait s'en étonner... N'était-il pas normal qu'un galant homme s'offrit comme interprète à une jeune étrangère, une neutre sympathique.

Le porteur s'arrêta devant une entrée majestueuse et déposa mes bagages sur le sol.

Nous étions arrivés au Wetzehof-Hôtel.

Le directeur de l'hôtel se précipita. Je jugeai immédiatement que cet homme devait connaître au moins l'anglais, comme tout bon directeur allemand d'hôtel qui se respecte. Je ne m'étais pas trompée.

Aussi, affectai-je de parler continuellement la langue des Yankees, traînant, avec affectation, sur cet accent nasal qui est l'un des principaux charmes (?) des compatriotes de Washington.

Il avait l'air ravi.

Vous pensez?... Une Américaine, cela signifie

l'hôtel même... D'une manière amusante. Comme dans une comédie ou un film...

J'avais reçu la consigne de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia.

Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.

Ce monsieur — vous l'avez deviné — devait être Wendel. Par la suite, nous deviendrions amis, et personne ne pourrait s'en étonner... N'était-il pas normal qu'un galant homme s'offrit comme interprète à une jeune étrangère, une neutre sympathique.

Le porteur s'arrêta devant une entrée majestueuse et déposa mes bagages sur le sol.

Nous étions arrivés au Wetzehof-Hôtel.

Le directeur de l'hôtel se précipita. Je jugeai immédiatement que cet homme devait connaître au moins l'anglais, comme tout bon directeur allemand d'hôtel qui se respecte. Je ne m'étais pas trompée.

Aussi, affectai-je de parler continuellement la langue des Yankees, traînant, avec affectation, sur cet accent nasal qui est l'un des principaux charmes (?) des compatriotes de Washington.

Il avait l'air ravi.

Vous pensez?... Une Américaine, cela signifie

l'hôtel même... D'une manière amusante. Comme dans une comédie ou un film...

J'avais reçu la consigne de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia.

Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.

Ce monsieur — vous l'avez deviné — devait être Wendel. Par la suite, nous deviendrions amis, et personne ne pourrait s'en étonner... N'était-il pas normal qu'un galant homme s'offrit comme interprète à une jeune étrangère, une neutre sympathique.

Le porteur s'arrêta devant une entrée majestueuse et déposa mes bagages sur le sol.

Nous étions arrivés au Wetzehof-Hôtel.

Le directeur de l'hôtel se précipita. Je jugeai immédiatement que cet homme devait connaître au moins l'anglais, comme tout bon directeur allemand d'hôtel qui se respecte. Je ne m'étais pas trompée.

Aussi, affectai-je de parler continuellement la langue des Yankees, traînant, avec affectation, sur cet accent nasal qui est l'un des principaux charmes (?) des compatriotes de Washington.

Il avait l'air ravi.

Vous pensez?... Une Américaine, cela signifie

l'hôtel même... D'une manière amusante. Comme dans une comédie ou un film...

J'avais reçu la consigne de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia.

Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.

Ce monsieur — vous l'avez deviné — devait être Wendel. Par la suite, nous deviendrions amis, et personne ne pourrait s'en étonner... N'était-il pas normal qu'un galant homme s'offrit comme interprète à une jeune étrangère, une neutre sympathique.

Le porteur s'arrêta devant une entrée majestueuse et déposa mes bagages sur le sol.

Nous étions arrivés au Wetzehof-Hôtel.

Le directeur de l'hôtel se précipita. Je jugeai immédiatement que cet homme devait connaître au moins l'anglais, comme tout bon directeur allemand d'hôtel qui se respecte. Je ne m'étais pas trompée.

Aussi, affectai-je de parler continuellement la langue des Yankees, traînant, avec affectation, sur cet accent nasal qui est l'un des principaux charmes (?) des compatriotes de Washington.

Il avait l'air ravi.

Vous pensez?... Une Américaine, cela signifie

l'hôtel même... D'une manière amusante. Comme dans une comédie ou un film...

J'avais reçu la consigne de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia.

Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.

Ce monsieur — vous l'avez deviné — devait être Wendel. Par la suite, nous deviendrions amis, et personne ne pourrait s'en étonner... N'était-il pas normal qu'un galant homme s'offrit comme interprète à une jeune étrangère, une neutre sympathique.

Le porteur s'arrêta devant une entrée majestueuse et déposa mes bagages sur le sol.

Nous étions arrivés au Wetzehof-Hôtel.

Le directeur de l'hôtel se précipita. Je jugeai immédiatement que cet homme devait connaître au moins l'anglais, comme tout bon directeur allemand d'hôtel qui se respecte. Je ne m'étais pas trompée.

Aussi, affectai-je de parler continuellement la langue des Yankees, traînant, avec affectation, sur cet accent nasal qui est l'un des principaux charmes (?) des compatriotes de Washington.

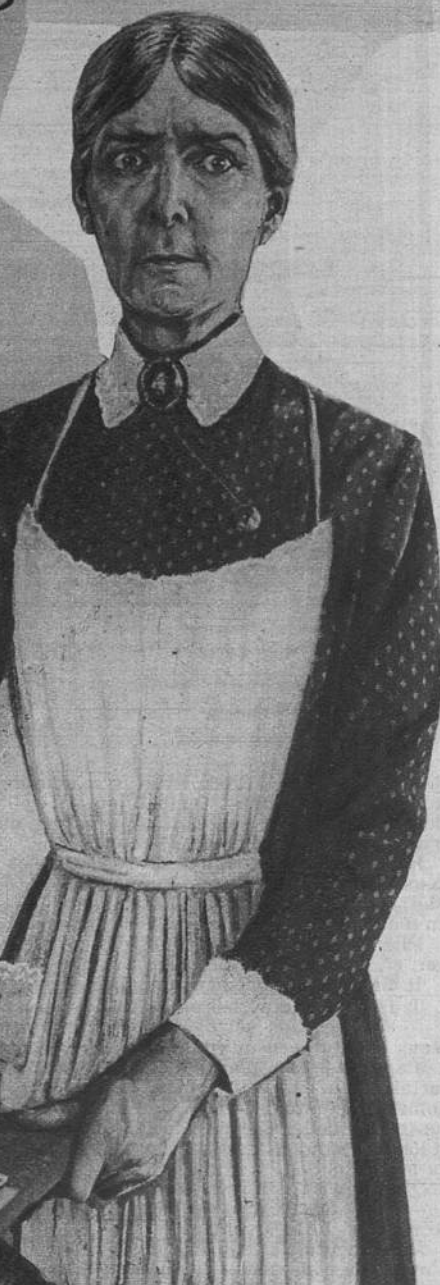
Il avait l'air ravi.

Vous pensez?... Une Américaine, cela signifie

l'hôtel même... D'une manière amusante. Comme dans une comédie ou un film...

J'avais reçu la consigne de commander mon repas, en allemand bien entendu, et de prétendre ne rien comprendre à ce que me répondrait le garçon, en baragouinant de mon côté un épouvantable charabia.

Il me fallait provoquer l'intervention d'un monsieur aimable, attiré par la discussion et qui s'offrirait galamment comme interprète.



La femme de chambre qui faillit faire surprendre CZ-211.

geante, s'il en fut.

Elle souriait et me dévisageait avec une irritante insistance, comme si elle se réjouissait de mon trouble.

Furieuse d'avoir été saisie, et aussi de son intrusion sans façons, je m'écriai :

— Que faites-vous ici?... De quel droit êtes-vous entrée sans frapper?

— J'ai frappé, Fräulein.

Mais la fenêtre était ouverte... Elle me désigna la rue du doigt. Vous étiez penchée au dehors. Vous n'avez pas entendu.

— Que voulez-vous? Je ne vous ai pas sonnée!

— Non, mademoiselle. Mais je viens vous aider à ouvrir vos bagages pour l'examen d'usage.

Et déjà, sans attendre ma réponse, elle avait empoigné une valise plate, d'un geste autoritaire.

— Voulez-vous laisser cela, crierai-je en bondissant vers elle.

M'évitant d'une brusque retraite du corps et sans lâcher sa prise, elle se réfugia derrière un fauteuil. Ses yeux gris flamboyèrent :

— Mademoiselle! Si vous n'avez rien de caché, vous n'avez rien à craindre! C'est l'ordre des autorités! Tout le monde doit s'y soumettre!

Je compris que j'avais commis une faute grave, en laissant supposer ma crainte de cette formalité.

La pseudo-femme de chambre me considéra d'un air étrange, et son sourire de hyène s'était fait menaçant. Je changeai de ton. Haussant les épaules, je répliquai, pour justifier mon indignation de tout à l'heure :

— Ma foi, cela m'est égal, après tout, bien que chez nous on ne soit guère habitué à de tels procédés... Mais prenez garde de ne rien froisser.

Elle vida mes bagages lentement, pièce par pièce.

Au fur et à mesure, elle déposait mes vêtements dans les tiroirs des meubles qui garnissaient la pièce. Quand elle eut fini de tout palper, retourner et secouer — elle les repliait soigneusement, il faut le reconnaître, — elle me salua d'un mouvement bref et sortit, sans insister.

— Elle est sinistre! pensai-je. Il faudra m'en méfier comme de la peste. Elle doit faire partie du contre-espionnage allemand.

Mes prévisions étaient justifiées. Si j'avais su à ce moment à qui j'avais affaire, j'en aurais tremblé. Quand, plus tard, je narrai cet épisode au commandant Pondéry, ce dernier me révéla que cette femme, dont la tête était



Une des promenades de Mannheim, ville allemande, où CZ-211 faillit être arrêtée par le service de contre-espionnage.

mise à prix par les Alliés, avait livré nombre de nos agents au peloton d'exécution. On lui imputait, à elle seule, la mort de quatre de nos émissaires, parmi les malheureux qui n'avaient jamais pu joindre Wendel.

Elle n'avait rien trouvé de suspect chez moi. Et pour cause ! Le message était dans le chaton de ma bague... Mais, d'instinct, elle me haïssait, comme si elle pressentait en moi un adversaire plus difficile à démasquer.

Elle haïssait du reste en bloc tout ce qui venait de l'étranger, et, de ce fait, je lui étais suspect.

Il me vint brusquement une idée de vengeance.

Je la sonnai impérieusement.

— Voulez-vous nettoyer mes chaussures ! ordonnai-je. Vous brosserez ensuite mon manteau.

J'éprouvais un plaisir raffiné à voir cette femme qui certainement n'avait jamais servi jouer le rôle d'une domestique autour de moi. Je l'humiliai de cent manières, contre lesquelles elle ne pouvait s'insurger sans se trahir, et lorsque je jugeai que la leçon était suffisante, je l'expédiai du même ton bref et tranchant.

Quelques minutes plus tard, rafraîchie, recoiffée, pomponnée, je faisais mon entrée dans la salle de restaurant. Je fis signe à un garçon et m'assis.

Je me sentais très bien, physiquement et moralement. L'aventure et le péril m'attiraient. L'escarmouche avec la femme de chambre m'avait aguerrie, stimulée. Je fredonnai intérieurement en parcourant le menu.

Attention ! Il fallait commencer la comédie convenue. Cependant, Mannheim n'était pas un endroit de tout repos pour un émissaire ennemi. Tout le monde était au courant des récentes exécutions de Français, et chacun veillait attentivement pour en découvrir d'autres... Le garçon attendait debout, bloc-note et crayon en mains.

Je commandai en un savoureux sabir mélangé d'allemand et d'anglais, ou plutôt d'américain :

— Bifteck aux pommes... Café au lait... Gâteau de riz !
— Bitte schoen (S'il vous plaît) ? s'effara le garçon, qui n'avait rien compris.

Je répétai d'une manière encore moins intelligible.

— Bifteck aux pommes... Café au lait... Gâteau de riz !
Il sourit d'un air navré et me dit :

— Ich verstehe nicht (Je ne comprends pas !)

Mais... c'était bien ce que j'espérais !... Je m'exprimai pour la troisième fois, sans plus de succès. Le garçon avait des gouttes de sueur aux tempes.

Il exprimait une visible anxiété. Son regard de chien qui quête un mot du maître m'interrogeait sans que je me départisse de mon flegme.

Pendant ce temps, à quelques tables de la mienne, mon correspondant s'appropriait à intervenir. A ma première commande, il leva les yeux, me dévisagea rapidement et feignit de s'intéresser à nouveau à son journal. A la deuxième, il tressa et remua sur sa chaise, sans doute pour me faire comprendre qu'il était là.

A la troisième, il me regarda plus longuement, sourit d'un air indulgent comme pour dire : « Allons ! Il faudra que je m'en mêle ! » et appela le garçon.

— Dites à cette jeune étrangère — une Américaine, je crois — que je parle couramment sa langue, et que je me ferai un plaisir de l'assister !

Le garçon revint vers moi et ne tint aucun discours ayant jugé que si je ne savais pas m'exprimer en allemand, je saurais encore moins le comprendre.

Mais avec un sourire béat, il me désigna l'homme.

Wendel s'était approché et s'inclinait déjà.

Je le remerciai très ostensiblement, pour la galerie, qui s'amusait de l'incident. Puis, nasillant plus que jamais :

— Je vous suis on ne peut plus reconnaissant, monsieur. Je parle fort mal l'allemand, et ce garçon ne peut me comprendre...

— C'est un plaisir que de vous rendre service, mademoiselle... Je vais commander votre dîner.

Ce qu'il fit, tout en donnant ordre, en même temps, de transporter son couvert à la table voisine.

S'asseoir immédiatement en face de moi eût été prématuré. Il agissait avec logique et prudence.

Nous bavardâmes tout le long du repas. J'eus bien soin d'expliquer pour la galerie ce que j'étais venue faire à Mannheim.

— Oui... Je suis Américaine... Je suis infirmière... Je me rends à l'hôpital américain de la ville... On m'a dit qu'on y manquait de bras...

Et là-dessus, ma tirade habituelle sur la bravoure des Allemands, et la profonde sympathie (sic) que m'inspiraient les soldats du Kaiser.

— Et... vous vous trouviez sans doute en Suisse au moment de la déclaration de guerre ?

Je compris sans peine. Je répliquai très naturellement, en pelant un fruit :

— Oui. Et pour rien au monde, je n'aurais voulu passer en France... Je veux être utile ici !

Wendel sourit. Il se taisait. Autour de nous, des visages semblaient m'approuver et me témoignaient, en tout cas, de la sympathie plutôt que de l'hostilité.

Ce point bien acquis, il fallait faire tourner la conversation d'une manière intelligente, pour que notre amitié ne parût pas suspecte.

Wendel me parla de la guerre. Il soupira :

— Quelle chose épouvantable !... J'ai de la famille en un endroit où il se produit beaucoup de mouvements de troupes, et je n'ai aucune nouvelle depuis quelque temps... C'est en Alsace... Un accident est vite arrivé, maintenant. Tenez... Voyez... Moi-même, j'ai eu la jambe abîmée par une voiture militaire, avant d'avoir pu me garer... Mon rusé compagnon avait trouvé la formule !...

Nous parlions, maintenant, sur un ton moins élevé, mais suffisamment clair pour que quiconque pût entendre sans trop prêter l'oreille.

Wendel me montra sa jambe malade, qui était, en effet, recouverte d'un épais bandage. Je m'apitoyai :

— Mais vous devez horriblement souffrir ?

— Ma foi, c'est plus douloureux que grave, et je souffre, c'est vrai... Mais que voulez-vous que j'y fasse ?... Il faut attendre que cela guérisse !

— Que dit le médecin ?

— Il n'y a pas de médecin, justement. Ils sont tous sur le front ! C'est là le véritable ennui, pour moi... Comment changer mon pansement, qui doit adhérer, à cause du sang caillé ?...

C'était le moment ou jamais d'agir.

— Je vous ai dit que je suis infirmière !

— Oui... Sans doute... Mais jamais je n'oserais...

— Vous venez de me rendre un service, monsieur, il est juste que je paie ma dette.

— Non ! non ! se défendit-il. Je ne veux pas vous astreindre à pareille besogne. La femme de chambre de l'étage fera le nécessaire.

Après assaut d'amabilités de part et d'autre, il céda, bien entendu. Nous primes rendez-vous pour le lendemain, dans sa chambre, tôt dans l'après-midi. Lorsque Wendel se leva, il recommanda au garçon qui nous avait observés de loin :

— Soignez bien cette jeune Américaine !

L'autre se méprit et crut à un flirt. Il cligna significativement de l'œil. Que m'importait... Une espionne devait savoir accepter, dans l'intérêt de son travail, nombre de compromissions de ce genre !

Le principal est qu'il fût aux petits soins pour moi, le lendemain matin, durant le petit déjeuner et encore à midi.

Dix minutes après la fin de mon repas, j'étais dans ma chambre. Je sonnai la domestique :

— Apportez-moi une petite bassine.

— Une petite bassine ?

— Oui. C'est pour nettoyer une blessure. Un de mes voisins s'est blessé à la jambe. Ne suis-je pas infirmière ?... Inutile de me donner de quoi faire un pansement. J'ai cela dans mes bagages, comme vous avez pu, d'ailleurs, le constater...

De cette manière, la contre-espionne ne pouvait trouver suspect que je me rendisse chez Wendel.

Je trouvai ce dernier fort nerveux.

— Le message ! Vous avez le message ? dit-il d'une voix oppressée en m'agrippant fortement.

— Prudence ! intimai-je. On nous surveille peut-être par le trou de la serrure. Il faut agir habilement. Laissez-moi commencer à vous soigner le pied. Je vais tourner le dos à la porte et cacher complètement ce que je fais. Dès que je serai à genoux, devant vous, caressez-moi la tête et fourrez votre propre message dans mes cheveux que vous roulez en boule sous vos doigts, pour le retenir. Il faut que nos mouvements soient naturels.

« Je vous donnerai ensuite le mien, en vous serrant la main pour vous dire adieu... Vite !... Maintenant !

Mais il n'eut pas le temps d'agir.

Une voix haineuse éclata derrière nous :

— Ha !... Pincés !... J'ai tout entendu !... Je le savais bien que vous étiez deux maudits espions français !... Donnez-moi le document !

La femme de chambre !...

Elle avait jailli de derrière l'un des lourds rideaux qui

pendaient à la fenêtre.

Elle était effrayante à voir. J'avais reculé jusque dans le fond de la pièce. Elle allongea ses bras maigres comme des tentacules :

— Le document vous dis-je ! Schnell (Vite) !

Déjà elle m'avait enserrée contre elle, dans une étreinte de fer, dont on n'aurait pu la croire capable... Je sentis ma tête tourner...

Wendel avait bondi. Il était pâle comme un suaire. Je ne crois pas qu'il fût bien brave. Dans ses yeux exorbités passa une lueur affolée. Il était prêt à tout pour sauver sa vie.

Exaltée par la haine, par la joie orgueilleuse d'une nouvelle capture, la femme de chambre me secouait comme un chat secoue une souris. J'étais dans ses griffes.

CHAPITRE IV

FUITE ÉPERDUE... TRANSES MORTELLES JUSQU'À LA FRONTIÈRE...

Wendel s'était littéralement jeté sur nous. Brandissant une matraque de caoutchouc, il l'abattit sur le crâne de notre ennemie, avec une force décuplée par le désespoir.

La femme de chambre poussa un gémissement de douleur et relâcha son étreinte. Il était temps. Je commençais à étouffer. Elle glissa sur le sol, sa tête rebondit lourdement, ses yeux devinrent vitreux. Elle était assommée.

Wendel était complètement déchaîné. Me repoussant violemment, il gronda avec rage :

— A mort !... A mort !...

L'empoignant par un bras, il la traîna jusque dans son cabinet de toilette, dont il referma la porte sur lui. Je l'entendis, derrière le mur, qui frappait, frappait sans arrêt avec des jurons et des halètements plein la gorge.

Je suis sûre qu'elle avait été tuée du premier coup. Mais il s'acharnait horriblement sur le cadavre. Finalement, la porte se rouvrit lentement, et Wendel reparut.

J'étais comme folle !... L'aspect de cet homme n'était pas pour me reconforter.

Maintenant que sa surexcitation première était tombée, je lisais une peur abjecte dans son regard.

Ses mâchoires claquaient convulsivement. Ses gestes étaient mécaniques et comme égarés. Je reculai, d'instinct. Peut-être songeait-il à me supprimer, moi aussi, en tant que témoin du premier crime ! Peut-être avait-il oublié que j'étais une alliée ?

Il parla avec effort :

— Je l'ai tuée... Je ne pouvais agir autrement.

« C'était elle ou moi... ou nous, reprit-il en ébauchant une grimace qui voulait être un sourire.

« Fuyons, maintenant !... Il n'est que temps...

— Votre message !... Et tâchons de nous tirer de là comme nous le pourrions... Chacun pour soi et Dieu pour tous.

Je fis jouer le chaton de ma bague. Je lui remis la pilule noire, qui fut immédiatement remplacée par la sienne.

Wendel respira bruyamment.

— Descendons ensemble !... Et du sang-froid, hein !

En d'autres circonstances, j'aurais éclaté de rire. Wendel me recommandait du sang-froid ! Il en avait plus besoin que moi !

Nous fermâmes la porte, en devisant amicalement.

Nous avions fait, l'un et l'autre, un effort surhumain pour paraître calmes. Au pied de l'escalier, nous nous heurtâmes au directeur.

Wendel me tendit la main. Je lui donnai une des miennes, qui tremblait encore :

— Au revoir, cher monsieur, dis-je d'un air presque enjoué. Ne commettez pas d'imprudences !... Je renouvellerai votre pansement demain, à la même heure... Ne vous fatiguez pas d'ici là !...

« Demain !... Où serai-je ? » pensais-je.

Wendel me répondit sur le même ton :

— Merci encore une fois, chère madame... A demain, sans faute... Mais j'abuse, je le crains !

Et il disparut dans la rue.

Le directeur, qui s'était effacé pour le laisser passer, me dévisagea et me dit avec surprise :

— Oh ! mais vous êtes toute pâle, mademoiselle !... Que vous est-il arrivé ?...

(A suivre.)

CZ-211.

Traduit et adapté de l'anglais par Henry Musnik.

GRILLOT DE GIVRY

Le Musée DES SORCIERS Mages & Alchimistes

Un volume in-4° carré (28x23) de 352 pages,
illustré de 367 gravures dans le texte et de
54 hors-texte, dont 10 en couleurs.

EXTRAIT DU SOMMAIRE :

Les manifestations diaboliques dans la vie religieuse. — Le sorcier, prêtre de l'église démoniaque. — Le sabbat — L'évocation des démons — Les livres des sorciers. — Les pactes avec les démons — Les possédés. — L'évocation des morts — Les sortilèges — Le philtre d'amour et l'envoûtement. — Les cabalistes juifs et chrétiens — L'astrologie — La chiromancie. — La cartomancie, le tarot — Les arts divinatoires — Les vertus curatives des forces invisibles — Les talismans. — La doctrine secrète — Le laboratoire des alchimistes

BULLETIN DE COMMANDE

Veillez m'envoyer franco de port et d'emballage LE MUSÉE DES SORCIERS, aux prix et conditions ci-dessous (rayer les mentions inutiles)

Broché: 135 fr., payables en 10 versements mensuels de **13 fr. 50**
AU COMPTANT : **130 fr.** contre remboursement.

Cartonné: 155 fr., payables en 10 versements mens. de **15 fr. 50**
AU COMPTANT : **150 fr.** contre remboursement

NOM : Signature :

ADRESSE :

PROFESSION :

LIBRAIRIE DE FRANCE
110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS (6^e)

CHEZ VOUS...
gagner de l'argent-pend. loisirs 2 sexes toutes loc. facile paiement imméd. Ecr. Ateliers F. Case 238. Marseille.

AVENIR Mme Bénard, 46, rue Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date événements 1931-32 mois par mois. Facilite mariage d'après prévisions. Voir ou écrire (envoi date de naissance et 20 fr. 50)

VOYANTE M^{me} MAY, 86, rue des Moines, Paris (17^e). Guide précieux en tout. Date des événements (de 2 à 7 h.) ou envoi prénom, date de naissance, 20 fr. 50.

MAIGRIR
J'offre gratuitement de vous faire connaître un moyen de vous faire maigrir très vite sans drogue à avaler. Entièrement pour être mince et distinguée ou seulement de la partie désirée du visage ou du corps. Très facile à faire soi-même en secret. Raffermit les chairs. Le seul absolument garanti sans danger. Ecrivez-moi en toute confiance en citant ce journal (réponse discrète, joindre seulement 1 timbre). S.A. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, PARIS-10^e

MONDIALE POLICE ex-inspect. police judiciaire, et de sûreté. Renseignem. Enquêtes. Surveill. Filatures, etc. Tous pays. Divorces. Procès. Prix mod. Préc. 47, r. de Maubeuge; act. 6, bd St-Denis, Tél. Botzaris 30-74, de 9 à 19 h. et Dimanches 9 à 12 h.

MME LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE. De 1 à 7 h. ou par corr. 20, rue Brey (Étoile), 1^{er} g^{de}, Paris

La Vie amoureuse de Landru
(Suite de la page 4.)

de ne pas m'occuper des questions pécuniaires. Je suis ingénieur, j'ai une usine, ma femme n'aura pas besoin de travailler.

— Eh bien, fit M^{me} Collomb, il ne nous reste plus qu'à faire plus ample connaissance et à voir si nous pouvons nous convenir.

— Vous m'autorisez à vous faire la cour?

— Parfaitement. Mais vous comprenez bien, monsieur, que nous ne pouvons ni l'un ni l'autre nous engager ainsi au pied levé. Il est nécessaire que nous nous connaissions mieux et que nous puissions nous apprécier mutuellement. Puisque vous me dites que je vous ai produit une bonne impression, je puis être aussi franche avec vous. Vous me semblez sympathique, vous êtes certainement un homme instruit et distingué. Je crois vraiment que je pourrais être heureuse avec vous.

— Vous le seriez certainement. Je ne veux pas vous retenir plus long-

temps pour une première visite. Si vous le permettez, je correspondrai avec vous et nous nous verrons de temps en temps. Nous pourrions ainsi nous étudier à loisir comme vous le désirez.

— C'est entendu, monsieur. J'attendrai de vos nouvelles.

Permettez-moi, pour aujourd'hui, de prendre congé, et à bientôt.

Après le départ de Landru, M^{me} Collomb prenait la plume et écrivait à sa sœur :

Je viens de faire la connaissance d'un homme très instruit et distingué, qui parle bien. Cette relation pourrait changer ma situation. Quand j'aurai un peu plus étudié cet homme, je me déciderai vraisemblablement à l'épouser. Mais je ne veux pas prendre de décision avant de le bien connaître, car je ne veux pas être malheureuse avec lui comme je l'ai été avec mon défunt mari.

Quant à Landru, rentré à Vernouillet, il écrivait beaucoup plus simplement sur son carnet :

Collomb, 15, rue Rodier, 7 heures.

(A suivre.) J. F.

CONCOURS

Ce superbe **COFFRET** est à vous! Pour faire rapidement connaître notre marque, nous distribuerons **gratuit et franco**, sous forme de Concours, **5000** de ces Jolis **COFFRETS** contenant de beaux **COUVERTS** argentés. Ces cadeaux seront remis parmi les Lecteurs qui, en remplaçant les traits par des lettres, indiqueront le titre d'une fable **L-L-b-ur-r et s-s E-l-nt**. Rien à payer pour participer à notre Concours. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse au **CONCOURS** de la **MANUFACTURE**, Rayon 235, rue Malebranche, Paris

L'ANCEL

CONSTRUCTEUR - 83, r. de ROME
TEL. WAGRAM 66-21 PARIS 17^e MÉTRO: ROME.

LE POSTE CONSACRÉ PAR L'EXPÉRIENCE

Des milliers de nos modèles HS 6 lampes superbigrille fonctionnent à la pleine satisfaction de leurs propriétaires: **C'EST LA VOTRE MEILLEURE GARANTIE**

Ce poste est livré avec :

- 6 lampes Radiotechnique ou Métal.
- 1 accu 30 AH — 1 accu 80 volts.
- 1 cadre P.O.-G.O. — 1 diffuseur moteur 4 pôles.

Matériel de choix — Notice HPS franco

Prix de réclame : **1.395 fr.**

A crédit : **135 fr.** à la commande
et **12 mensualités de 120 fr.**

Pose à domicile comprise dans la Région Parisienne Publiée

absolument complet **1.395 fr.**

HABILLEZ-VOUS
SUR MESURE AVEC

10
MOIS DE CRÉDIT
CHEZ UN BON TAILLEUR

WILLIAMS

4, Rue du PONCEAU
juste à la sortie du métro RÉAUMUR
ouvert de 9^h à 20^h le Dimanche matin

Actuellement Semaine - Réclame
chaque visiteur reçoit un superbe briquet

75 ES PAR MOIS

SANS RIEN VERSER D'AVANCE

vous pouvez avoir, pour **12 VERSEMENTS de 75 fr.** mensuels de **75 fr.** notre

CHRONOMÈTRE "CO-RE" en OR

Mouvement de précision Spiral Bréguet
Au comptant... 850 fr.

Catalogue général N° 72.
franco sur demande adressée au

COMPTOIR RÉAUMUR
78, r. Réaumur - Paris-2^e

Achetez SANS INTERMÉDIAIRE

les excellents vins de la maison

S. BAXAS

Route de Rivesaltes, PERPIGNAN (Pyr.-Or.)

Prix-courant complet sur demande

Références : **CRÉDIT LYONNAIS**

ALMAZIAN
débuté au cinéma

(Suite de la page 11.)

— Je ne veux pas lire ce journal, s'écriait-il d'un air courroucé, allez m'en acheter un autre, n'importe lequel.

On cherche; finalement, on découvre un numéro de l'Auto accepté sans difficulté, cette fois, par Almazian.

— Ainsi, c'est bien, fait-il calmé.

Cet incident aplani, chacun reprend la place qui lui est assignée. René Jayet donne ses dernières instructions.

Almazian se tire parfaitement d'affaire. Il répète une fois. Lumière, silence — et on tourne.

Bravo pour l'artiste. Il vient de débiter heureusement. Hélène Hallier, dont la compétence ne peut être niée, me confie son opinion :

— Il est tout à fait naturel. On dirait un vieux routier des studios.

Je m'approche d'Almazian, satisfait de son succès.

— Tous mes compliments, vous êtes entré de manière saisissante dans la peau du personnage.

Songeur, Almazian riposte avec un sourire amer :

— J'ai eu tout le temps de l'étudier, le personnage.

L'heure du repos a sonné depuis longtemps, une suspension de séance s'impose. Je profite de l'entr'acte pour me documenter sur le scénario de *L'Affaire de la clinique Ossola* puisque aussi bien je n'en ai vu et entendu qu'un épisode, intéressant, je me plais à le reconnaître, mais insuffisant pour pouvoir le reconstituer dans ses grandes lignes, sans toutefois commettre d'indiscrétions fâcheuses.

Je happe au passage la très aimable M^{lle} Claude Helly, la dévouée secrétaire de M. Bert, administrateur de Perfecto Film; obligeamment, elle m'apprend que les auteurs du dialogue sont nos confrères Jean-Charles Reynaud et Jean Bernard-Derosne.

Quant à l'action, elle se réduit à un simple fait-divers, les péripéties de la filature par l'inspecteur de la police judiciaire Almazian d'un redoutable malfaiteur (René Ferté) qui, finalement, est mis en état d'arrestation. Il y a des scènes mouvementées, très pittoresques, très vécutées qui ne manquent pas d'intérêt; elles permettent à Hélène Hallier, à Suzanne Talba, à René Ferté, à Viguier, à Terrore de se distinguer. Michel Almazian, pour ses débuts au cinéma, n'est nullement déplacé à côté de ces excellents artistes.

A. V.

➔ **PROCHAINEMENT** ➔

POLICE-MAGAZINE publiera :

**EN MISSION AVEC LA
BRIGADE SPÉCIALE**

**LE
DOCTEUR ASSASSIN**

POLICE MAGAZINE



UNE ÉCOLE DE LA CIRCULATION

Les Allemands ont institué à la Préfecture de police à Berlin une école spéciale où les agents viennent s'initier aux mystères de la circulation sur la voie publique. Ils cherchent à résoudre la difficulté du problème en se servant de voitures en miniature placées dans un petit décor approprié. (Wide World.)